

# Le Journal de François -Joseph JACQUIN



## Soldat au 37<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne

Présenté par Jérôme Croyet  
Docteur en histoire, collaborateur au Magazine Napoléon 1<sup>er</sup> et à la Revue Soldats Napoléoniens  
S.E.H.R.I 2008



## L'AUTEUR

François-Joseph Jacquin est né le 30 août 1778 dans la commune de Villers, canton de Morteau, département du Doubs, en Franche Comté. Son père est Claude Joseph Jacquin et sa mère Anne Françoise Monnot. Il vit et étudie dans son village natal. « Fils de cultivateur...grand, bien, découplé,...travailleur, d'un jugement sain et bien équilibré, ami de ses camarades comme en fait foi ce récit, l'air un peu faraud, légèrement vantard...mais attentif en tout cas aux leçons que lui donnait...le magister de son village »<sup>1</sup>. Agé de 20 ans en 1798, il est de la levée des réquisitionnaires de l'an VIII. Il quitte son village le 15 novembre 1798 pour terminer sa carrière militaire en 1832 à Seyssel dans l'Ain. Son père décède le 31 mars 1815.

Il rédige ses mémoires, sans doute à partir d'un journal de marche, vers 1832. C'est en 1939, lors d'un séjour à Seyssel, que les mémoires de Jacquin sont confiés à un savoyard, Antoine Dufournet, par son arrière petit fils, administrateur d'un district d'Afrique Equatoriale : « puisque vous avez manifesté à ma défunte mère, il y a déjà quelques lustres, le désir de feuilleter à votre aise le carnet de route de mon arrière grand père, je vais le mettre à votre disposition ». C'est ainsi qu'une partie des mémoires de Jacquin sont publiées dans la revue Le Bugey en deux parutions, en 1960.



Jacquin sous-officier au 37<sup>e</sup> de ligne  
par Philippe Eudeline - DR  
Auteur des Oubliés de l'Empire

<sup>1</sup> DUFURNET (Antoine) : Introduction à l'édition de 1960.

## LE 37<sup>e</sup> REGIMENT D'INFANTERIE DE LIGNE

La 37<sup>e</sup> demi-brigade de ligne est formée le 8 février 1796 avec les 111<sup>e</sup> et 173<sup>e</sup> demi-brigades de bataille. Elle reçoit 3 drapeaux modèle 1794 alors qu'elle est à l'armée de Rhin et Moselle. Elle combat à Zurich en 1799 puis à Moeskirch, Dillingen et bataille de Hohenlinden en 1800. Le 3<sup>e</sup> bataillon rejoint Saint-Domingue en avril 1802 et y reste jusqu'en 1810 avec probablement son vieux drapeau. Un bataillon de la 37<sup>e</sup> est déplacé à Lorient par ordres du général Delaborde, le 21 fructidor an XI, pour y remplacer la 47<sup>e</sup> demi-brigade. En l'an XI et XII, le département des Bouches-du-Rhône lui fournit 450 conscrits. En 1804, le 37<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne reçoit 4 aigles et drapeaux modèle Challiot. Il combat à Gironne et Molins del Rey en 1808, puis à Essling, Wagram et Znaïm en 1809. Il est à Tarragonne en 1811. En 1812 son dépôt est à Besançon. Pour la campagne de Russie, le 37<sup>e</sup> de ligne est dans la brigade Pouget, 8<sup>e</sup> division du 2<sup>e</sup> corps du maréchal Oudinot. Il est principalement formé par la conscription dans le département du Bas Rhin. Le régiment est composé de 4 bataillons pour 2 619 hommes. Il fait partie de l'aile gauche de la Grande Armée qui est engagée à Polotsk. Lors de la bataille du 17 et 18 août, son colonel, Mayot, ainsi que 7 autres officiers furent tués. Le total des pertes de la campagne en officiers sont de 22 tués et 41 blessés. Le régiment combat à Jacobowo, Oboiardszina et à la Bérésina. Lors de cette campagne, le régiment a 5 aigles en service, 4 sont retournées. Il semble que la 5<sup>e</sup> vient d'une aigle très endommagée à Wagram et qui aurait été remplacée sans échange. La soie du drapeau est du modèle 1812 avec ECKMUHL ESSLING WAGRAM. Le colonel Fortier est blessé le 28 novembre 1812. Le régiment parvient à conserver son Aigle durant la retraite de Russie. En 1813, il participe aux batailles de Lutzen, Bautzen, Leipzig et Hambourg. Le colonel Fortier est de nouveau blessé le 19 octobre 1813. Lors de la campagne de France, en 1814, le régiment est à La Rothière et à la bataille de Montereau. En 1815, le régiment, qui reçoit une aigle et un drapeau modèle 1815, combat à Ligny. Son Aigle et son drapeau sont détruits à Bourges. Durant le 1<sup>er</sup> Empire, 33 officiers du 37<sup>e</sup> de ligne sont tués, 15 décèdent de leurs blessures et 168 sont blessés.



Bouton du 37<sup>e</sup> de ligne retrouvé à Vilniuf. Coll. Part.

**CHAPITRE I**  
**Les combats en Suisse**  
**Davos – La bataille de Zurich**

« 1<sup>er</sup> mars

A Ragaz, nous avons attaqué les Autrichiens dans le canton des Grisons ; nous avons passé le Rhin, leur avons livré un combat et mis en déroute, pris dix-huit cents hommes prisonniers et plusieurs pièces de canon, ainsi que la ville de Coire, capitale du pays des Grisons ; elle est située dans une plaine au pied des montagnes helvétiques ; elle abonde en vignobles ; nous avons bivouaqué aux environs de la ville dans les vignes ; l'on avait laissé les faubourgs à pillage, l'on y a trouvé quantité de vin ; après en avoir bu, l'on était accablé de fatigue ; le sommeil s'est emparé de nous, l'on a été bientôt endormis malgré la neige qui tombait en flocons pressés, nous en avons bientôt été tout couverts ; mes habillements étaient un peu légers ; au bout de quelques heures le froid m'a réveillé, il y avait plus d'un pied de neige qui me servait de couverture ; j'ai été bien surpris de me trouver seul, je croyais que mes camarades étaient tous partis et qu'ils m'avaient lâché ; je me suis aussitôt levé, mais je ne savais de quel côté aller ; j'ai vu du feu à quelque distance, je me suis dirigé de ce côté et en même temps, je suis tombé sur mes camarades qui étaient cachés sous la neige.

7 mars

Nous avons pris le fort de Mayenfeld, construit par les Romains, nous y avons bivouaqué jusqu'au 24 mars.

24 mars<sup>2</sup>

Nous avons été attaquer l'ennemi dans ses retranchements à Felkrichs, nous sommes parvenus à enlever leurs retranchements en avant de la ville, mais un instant après, nous avons été forcés de les abandonner avec une perte considérable d'hommes tués ou blessés ; j'ai eu le malheur d'être du nombre de ces derniers ; j'ai reçu deux balles dans le même instant, une à la cuisse gauche et l'autre à l'épaule ; heureusement que mes camarades ne m'ont pas abandonné : ils m'ont transporté à l'ambulance.

La canonnade et la fusillade ont duré jusqu'à la nuit. L'on a été obligé de se retirer et de repasser le Rhin à Asmousse ; ensuite la demi-brigade a été à Obriette et à Wittemberg former la ligne sur la rive gauche du Rhin.

---

<sup>2</sup> Le 24 mars à l'affaire de Felkerich, la 6<sup>e</sup> compagnie du second bataillon dont je faisais partie : nous sommes été envoyé en tirailleur dans le bois en face des retranchements où l'ennemi était, il y avait une forte abattue de sapin du haut en bas de la montagne en face de leur retranchement qu'il était pour ainsi dire impossible d'en approcher ; l'on a tirailleur très longtemps sans aucun avantage : au contraire l'ennemi était masqué dans son retranchement, l'on ne pouvait pas l'atteindre, et nous étions à découvert, nous avons perdu beaucoup de monde, tant de tué que de blessé. Je fus conduire un camarade blessé à l'ambulance et aussitôt je voulus aller rejoindre la compagnie étant arrivé à l'endroit où je l'avais quitté je n'ai trouvé personne, elle avait changé de position en montant la montagne pour tâcher de tourner leur retranchement, je n'avais encore aucune expérience, j'ai cru que l'on avait franchi la battue de sapin et que l'on avait gagné le retranchement, je me suis mis aussitôt à traverser ces sapins avec une peine inconcevable de lorsque je suis été de l'autre côté, je me suis trouvé sur le bord du retranchement prêt à y descendre, l'ennemi qui était dedans marchait avec grande précipitation, montait la montagne, au premier abord je croyais être des français. S'il y avait eu une intervalle dans leur rang, j'aurais descendu dans le retranchement pour marcher avec eux. Mais je suis été bien surpris lorsque j'ai vu qu'ils ont commencé à faire feu contre les français, j'ai pris aussitôt la fuite, cinq à six hommes ont sortis du retranchement pour me saisir et aussitôt les français qui était de l'autre côté de la battue ont fait feu sur eux et ils ont aussitôt rentré dans le retranchement et l'on a fait feu sur moi, j'étais éloigné d'environ quinze pas du retranchement, j'ai reçu une balle à la cuisse gauche et je suis tombé sous les branches de la battue de sapin où je suis resté très longtemps, les balles de part et d'autres se croisant au dessus de moi, le feu s'étant un peu calmé je suis parvenu à me traîner pour me sortir de dessous ces sapins, des camarades m'ayant aperçu sont venu me secourir pour m'aider à me transporter à l'ambulance. Note de Jacquin.

4 avril

Pendant plusieurs jours, la demi-brigade a fait des marches et contre-marches sur le bord du Rhin et a été former un camp à Eschtett.

1<sup>er</sup> mai

Je suis rentré à la compagnie et nous sommes retournés dans les Grisons en passant par Sargans, Melse, Dagan et Coire.

12 mai<sup>3</sup>

Sous la direction du Général Lecourbe, nous avons monté les montagnes au-dessus de Coire dans l'intention de pénétrer dans le Tyrol : nous sommes restés plusieurs jours dans la neige pour traverser ces montagnes, pour ainsi dire sans vivres, le pain de munition se vendait 6 francs. Nous sommes parvenus à descendre à Davos, communauté dépendant des Grisons, l'on a détaché des compagnies du bataillon dans les différentes vallées ou gorges pour y établir des avant-postes : la 5<sup>e</sup> et la 6<sup>e</sup> compagnies étaient à deux lieues de Davos où nous sommes restés deux jours assez tranquilles, mais le troisième l'ennemi ayant été informé de notre mouvement, parvint, de concert avec les Tyroliens, à nous cerner dans toutes nos positions ; en descendant des montagnes de toutes parts, ils ont égorgé nos soldats dans la nuit et pris nos avant-postes ; au point du jour, ils ont attaqué les compagnies qui étaient détachées aux principaux passages ; tout ce qui n'a pas été surpris aux avant-postes s'y était réuni pour soutenir la retraite, afin de se retirer en bon ordre, mais toute résistance est devenue inutile : l'ennemi se trouvait quatre fois plus nombreux que nos compagnies qui se sont défendues avec vigueur une partie de la journée, mais étant cernés de tous côtés, après avoir eu un grand nombre de tués ou de blessés, on a été obligés de mettre bas les armes et se rendre prisonniers, n'ayant point d'autres ressources.

Toute la sixième compagnie du second bataillon, forte de 125 hommes, a été faite prisonnière ; je suis le seul de cette compagnie qui n'a pas été capturé parce que la veille de

---

<sup>3</sup> Le 14 mai, la 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> compagnies formaient un détachement fort de 250 hommes dont je faisais partie, nous étions placés pour garder un passage entre les montagnes du Tirol et le pays des Grisons ; le commandant était resté à deux lieues de là à Davos, je fus commandé à mon tour de service pour aller en ordonnance chez le commandant et y rester 24 heures pour y recevoir ses ordres et les porter aux compagnies.

La nuit suivante, l'ennemi est descendu des montagnes de toutes parts, de manière que les deux compagnies au matin étaient cernées de tous les côtés. Elles ont fait leur possible pour s'ouvrir un passage pour se retirer, mais il n'y a pas eu moyen après avoir eu beaucoup de monde tué ou blessé il a fallu céder à la force. Elles ont été faites prisonnières et je suis resté seul de ces deux compagnies.

Le chef de bataillon craignant de se voir bloqué à son tour, m'a envoyé au premier bataillon porter un ordre très pressé et pour aller plus vite me fit laisser mon sac chez lui. Après avoir marché à peu près une lieue, l'on entendait la fusillade de tous les côtés. J'avais bien du regret d'avoir laissé mon sac, mais il n'était plus temps de retourner le prendre, l'ordre dont j'étais porteur pouvait être d'une grande importance. Je l'ai porté au plus vite, et j'ai voulu retourner chez le commandant ; j'en étais encore à plus d'une lieue lorsque j'ai rencontré plusieurs soldats qui se sauvaient qui m'ont dit qu'il y avait plus d'une heure que l'ennemi occupait le village, que le commandant s'était sauvé comme il avait pu. J'ai aperçu l'ennemi qui avançait qui n'était pas éloigné de nous, j'étais si fatigué qu'il ne m'a pas été possible de suivre mes camarades que j'ai perdus de vue. Je voyais l'heure et le moment que l'ennemi allait m'atteindre, et par suite de la fatigue et de la faim, une grande faiblesse m'a pris et je suis tombé sur le chemin étant résolu d'y attendre la mort ne pouvant aller plus loin. Une pauvre femme m'a aperçu depuis sa cabane, elle est venue auprès de moi, m'a apporté un peu de lait que j'ai pris. Cela m'a fait beaucoup de bien, j'ai repris courage et j'ai marché toute la journée presque sans suivre de chemin, me dirigeant à peu près dans la direction où je pensais que le premier bataillon pourrait se retirer et je suis parvenu à le rejoindre le soir. Sans le secours de cette pauvre femme, la mort m'était inévitable, l'ennemi ne faisait pas prisonniers ceux qui n'avaient pas l'uniforme militaire, et malheureusement je n'étais pas habillé en militaire, j'aurais été fusillé sur le champ. Note de Jacquin.

l'attaque, j'avais été envoyé en ordonnance à Davos chez le commandant du bataillon où je devais rester 24 heures pour recevoir les ordres et les porter à la compagnie.

Mais dans la nuit, l'ennemi a attaqué comme il est dit précédemment ; le commandant a reconnu l'impossibilité de me faire retourner à la compagnie y porter ses ordres ayant été informé qu'elle était bloquée, il m'a prévenu que je ne pouvais pas rejoindre ma compagnie, que j'allais partir de suite porter une lettre très pressée au commandant du premier bataillon, qui occupait des positions sur la droite à deux lieues, pour le prévenir que nous étions attaqués de toutes parts, que déjà une partie du bataillon se trouvait dans l'impossibilité de se retirer, qu'il ait à abandonner la position et à se retirer au plus vite avant que sa retraite ne soit coupée.

Le commandant m'avait fait laisser mon sac chez lui afin que je puisse marcher plus vite. Après avoir fait aux environs d'une demi-lieue, j'entendais les coups de fusil de tous les côtés, je ne savais plus de quel côté aller, mais après avoir réfléchi que l'ordre dont j'étais porteur pouvait être d'une grande importance et que je ne me compromettrais à ne le pas porter, je me suis empressé de le porter au plus vite à son adresse.

Le chef du premier bataillon, après en avoir pris connaissance, a aussitôt fait rassembler la troupe sous ses ordres ; elle s'est mise en marche pour se retirer dans une autre direction que celle où j'étais venu : j'aurais dû suivre la troupe, mais je n'avais encore aucune expérience ; je croyais que je n'avais pas d'autre parti à prendre que de retourner à Davos chez le Commandant qui m'avait chargé de porter cet ordre et chez qui j'avais laissé mon sac ; après avoir fait une lieue, j'ai rencontré plusieurs camarades blessés et autres que l'ennemi poursuivait et qui m'ont demandé où j'allais ? Je leur dis que j'allais à Davos chez le Commandant ; ils m'ont dit que c'était inutile d'aller plus loin et m'ont fait voir les Autrichiens qui les poursuivaient ; ils m'ont raconté qu'il y avait deux heures que les Autrichiens étaient à Davos et qu'ils ne savaient pas quelle direction le Commandant avait pris, je suis retourné avec eux et après avoir marché quelque temps, nous avons rencontré l'ennemi de manière que nous étions pris par devant et par derrière ; sur notre droite, c'était la montagne et, sur notre gauche, c'étaient des marécages ; il n'y avait pas d'autres ressources que de nous rendre prisonniers. C'est ce que mes camarades ont fait : je me trouvais plus embarrassé qu'eux, parce que je n'étais pas encore habillé et je savais que l'on ne faisait prisonniers que ceux qui portaient l'habit militaire ; tous ceux qui n'étaient pas habillés, les Autrichiens prétendaient que c'était des habitants de la Suisse qui avaient pris les armes avec les Français et ils les fusillaient sur le champ.

Voyant une mort inévitable, je me suis décidé à périr dans les marais plutôt que de me rendre pour être fusillé. M'étant précipité dans les marais, j'avais de l'eau et de la boue jusqu'à la ceinture et les balles tombaient après moi ; j'ai couru un quart d'heure dans la plus grande détresse et je me suis cependant trouvé hors de danger, mais aussitôt une faiblesse m'a pris et je suis tombé en défaillance ; mais ce n'était pas encore mon heure, une femme m'a aperçu de son habitation ; elle est venue près de moi pour me donner quelques secours, je ne comprenais pas un mot de son langage, mais elle a fait tout ce qu'elle a pu pour moi ; elle ne me croyait sans doute pas Français et c'était peut-être un bonheur pour moi dans le moment de ne pas avoir un habit militaire.

J'ai enfin un peu repris mes forces et j'ai marché le restant de la journée, me dirigeant du côté où je pensais que le premier bataillon s'était dirigé, et heureusement j'ai pu le rejoindre le soir.

Nous avons marché toute la nuit et le lendemain nous sommes parvenus à rejoindre d'autres troupes, nous nous sommes réunis aux environs de dix-huit cents hommes restant de la division : le Général à notre tête, nous avons pris notre retraite sur Ragaz, après avoir marché toute la journée. L'on a rapporté au Général que notre retraite était coupée, qu'une colonne d'Autrichiens, forte de dix mille hommes, gardait le passage, l'on a aussitôt fait

contre-marche, nous avons rétrogradé de six lieues pendant la nuit afin de prendre une autre direction car nous étions bloqués de tous côtés ; il a fallu se décider d'abandonner le parc de la division que l'on a fait sauter ; il n'a même pas été possible de sauver un seul cheval ; l'on a tout détruit pour monter la montagne de neige du Mont Saint-Gothard ; l'on s'est procuré des vivres comme l'on a pu. Pour faire ce trajet, la viande des chevaux que l'on était obligé d'abandonner nous a été d'une grande ressource.

L'on a brûlé le bourg de Dissentis ainsi qu'un superbe couvent habité par des moines, parce que, d'après les conseils de ces derniers, les habitants avaient égorgé deux cents Français qui étaient logés chez eux.

L'on a fait rassembler les habitants au couvent et après avoir rempli les portes de bois, l'on y a mis le feu ; le village n'a pas été plus épargné ; lorsque nous y sommes passés, l'on ne pouvait rien voir de plus affreux, l'on y voyait les cadavres brûler ainsi que les bestiaux. Nous avons resté deux jours et une nuit dans les montagnes de neige ; nous avons franchi des précipices les plus affreux que l'on puisse imaginer. Nous avons passé sur le lac gelé qui se trouve au-dessus de ces montagnes, que nous avons descendues à Hospital et de là au Pont du Diable qui est un chef-d'œuvre superbe.

Après avoir beaucoup souffert dans notre retraite, la demi-brigade s'est réunie le 2 juin à Zurich. En partant de Zurich pour aller à la rencontre de l'ennemi du côté de Clauten, j'ai rencontré mon camarade et ami Billod, du Villers, qui était au 1<sup>er</sup> bataillon ; je ne puis exprimer la joie et la satisfaction que j'ai éprouvé en le voyant : deux frères n'auraient pas eu plus de joie à se rencontrer.

J'étais dénué de tout, j'avais perdu mon sac et tout ce que je possédais au moment de notre retraite, je n'étais pas heureux, je n'avais qu'une mauvaise chemise sur le corps ; j'étais sans argent, mais je n'étais pas sans vermine !

Mon cher Billod a été touché de compassion au récit de mes malheurs ; il s'est empressé de partager avec moi le linge et les effets qu'il avait dans son sac, jusqu'à l'argent qu'il possédait ; nous avons fait comme deux frères, nous nous sommes séparés le soir parce qu'il a été obligé de rejoindre sa compagnie.

Le lendemain nous avons rencontré l'ennemi à Clauten, l'on a engagé un combat qui a duré près de deux jours consécutifs du matin au soir, la demi-brigade y a beaucoup souffert ; l'ennemi était plus de deux fois plus nombreux que nous.

Comme nous n'étions que 5 à 6 hommes provenant des 3<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> compagnies du second bataillon qui ont été faites prisonnières, nous avons été désignés par le Commandant pour porter des cartouches aux tirailleurs et nous avons fait ce service pendant les deux jours que le combat a duré ; le 2<sup>e</sup> jour, je m'étais un peu trop avancé avec nos tirailleurs, nous avons été chargés par les dragons de la Tour. Nous avons été entourés ; je voyais que l'on sabrait ceux qui cherchaient à s'échapper. Comme il n'y avait pas moyen d'éviter les coups de sabre, je me suis jeté à terre à côté de plusieurs morts ; ils ont passé et repassé à côté de moi sans me toucher ; tout ce que je craignais c'est que leurs chevaux ne marchassent dessus. J'aurais été écrasé, mais, par bonheur, aucun ne m'a fait du mal et la cavalerie de chez nous a fait une charge pour soutenir et chercher à délivrer nos camarades et j'ai été libéré.

5 juin<sup>4</sup>

---

<sup>4</sup> Le 2 juin j'ai fait rencontre de mon camarade Billod du Villers qui était parti avec moi du pays, il était au 1<sup>er</sup> bataillon. Quelle joie pour moi de rencontrer un camarade de connaissance dans la misère où je me trouvais, mourant de faim et couvert de vermine. Il s'est empressé de partager son sac avec moi pour me donner du linge pour changer, et un peu de pain, n'ayant pu rester qu'un moment ensemble ; il a été obligé de suivre son bataillon qui marchait à la rencontre de l'ennemi à Clauten. Ce même jour, il fut grièvement blessé et resta au pouvoir de l'ennemi qui le dépouilla de tout ce qu'il possédait ou lui ôta jusqu'à sa chemise et on l'avait laissé pour mort dans un fossé à côté de la route. L'ennemi l'a enfin ramassé pour le conduire à l'ambulance où il fut pansé ; il resta six mois dans les hôpitaux et dans les prisons, il fut renvoyé en France dans le mois de février

Dans la nuit du 5 au 6 juin, on nous a fait allumer autant de feux qu'il nous a été possible et en même temps, nous avons quitté nos positions ; notre division s'est retirée à Baden, n'ayant pu le faire sur Zurich ; les Autrichiens y étaient avant nous ; le 6, dans la journée, nous avons continué notre retraite, étant attaqués à chaque instant. Nous avons passé le pont de Baden dans la nuit et on y a mis le feu aussitôt que la division a été passée ; ensuite, on a formé une ligne de défense le long de la Limat jusqu'à Zurich qu'occupait l'ennemi.

22 juin

Notre demi-brigade a campé à Ditten et dans les environs. Aussitôt je me suis transporté au 1<sup>er</sup> bataillon du Régiment pour voir mon camarade Billod ; mais j'ai été bien surpris d'apprendre par ses camarades qui étaient le 4 juin en tirailleurs avec lui, qu'ils avaient été chargés par l'ennemi à Clauten, qu'ils l'avaient vu sabrer et le croyaient mort. Cette fâcheuse nouvelle m'a donné un ennui sans pareil, je n'avais plus aucune de mes connaissances à la demi-brigade ; tous les camarades partis avec moi du Villers étaient déjà tous tués ou prisonniers au pouvoir de l'ennemi ; nous étions 6, formant les débris de la 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> compagnies, c'était en partie des hommes rentrant de l'hôpital.

A cette époque, l'armée était bien mal administrée ; l'on était des trois ou quatre jours sans vivres et souvent une demie ou un quart de ration de pain, sans habillement, sans solde, telle était la situation de l'armée française en Helvétie ; l'armée d'Italie n'était pas mieux traitée que nous, par le Général Chézeret qui trahissait. Aussi l'ennemi avançait à grande journée sur les frontières de France. S'il avait réussi à franchir la Limat, nous n'avions plus aucune position pour l'arrêter, il aurait pénétré en France sans trouver de résistance.

L'on s'est cependant occupé de réorganiser l'armée, Bonaparte étant revenu d'Egypte ; nous avons reçu des recrues et l'on a reformé les compagnies qui avaient été faites prisonnières.

Les Russes, au nombre de quarante-cinq mille hommes, commandés par le Général Souvarof, sont venus d'Italie en Suisse remplacer les Autrichiens en première ligne ; ils ont commencé par nous égorger des postes le long de la Limat qu'ils passaient à la nage pendant la nuit ; presque toutes les nuits ils tentaient ces sortes d'expéditions, ce qui nous faisait tenir sur nos gardes.

25 septembre

Depuis quelques semaines l'on avait fait approcher des barques et des matériaux pour expédier un passage sur la Limat et lorsque tout a été préparé à Ditten et dans les environs, dans la nuit du 24 au 25 septembre, toutes les troupes, sous la direction du Général Masséna, se sont mises en mouvement pour se réunir au lieu du passage.

Notre demi-brigade a eu l'honneur de passer dans les premières barques que l'on a lancées à l'eau à la pointe du jour, en même temps que nous passions, il y avait plusieurs batteries sur le rivage qui ont fait un feu bien soutenu sur leurs avant-postes pour nous protéger ; aussitôt que nous avons été sur la rive droite, la canonnade a cessé et nous nous sommes avancés jusqu'à leur camp en tirailleurs au nombre de quelques cents, tandis que les bataillons se réunissaient pour nous soutenir à mesure qu'ils étaient passés ; nous les avons tirillés dans leur camp pendant près d'une demi-heure ; à peine voyait-on à 40 pas devant soi,

---

1800. Il arriva à Vintrethur en Suisse où nous étions cantonné. Il s'informa s'il n'y avait pas quelques comtois dans les grenadiers, aussitôt que je l'ai aperçu, je ne pus le reconnaître tant il était misérable : à peine son corps était couvert de mauvais habillements en lambeaux. Quelle joie pour lui de me rencontrer et qu'elle peine pour moi de le voir aussi malheureux, couvert de vermine. Je le conduisis de suite à notre caserne et je lui dis ; « mon ami Billod je n'ai pas oublié ce que vous avez fait pour moi le jour que vous avez eu le malheur d'être fait prisonnier. C'est aujourd'hui à mon tour de faire le partage de mon sac ». Il ôta de suite les guenilles qu'il avait sur le corps et je lui donna du linge et des habillements pour se changer, il ne savait pas comment m'exprimer sa reconnaissance. Note de Jacquin.



il y avait un brouillard très épais ; nous leur avons tué et blessé plus de deux cents hommes avant qu'ils ne tirent un coup de fusil ; nous avons déjà brûlé une partie de nos cartouches lorsqu'ils ont fait leurs premières décharges et ensuite un hurra en nous chargeant. Nous nous sommes retirés sur nos bataillons qui les ont laissés avancer à bout portant pour faire la première décharge et on a de suite foncé à la bayonnette ; nous avons enlevé leur camp où nous avons trouvé une grande quantité de tués et de blessés ; nous avons fait très peu de prisonniers, parmi lesquels il s'est trouvé un officier parlant français, qui ne nous a pas paru satisfait de la manière dont nous faisons la guerre ; en disant que nous n'étions pas braves, que nous nous étions avancés le matin jusqu'à leur camp comme des braconniers, qu'on les tirait de tous côtés sans qu'ils voyent personne, qu'on leur avait tué ou blessé plus de 250 hommes avant qu'ils aient vu les Français, qu'il ne connaissait pas cette manière de faire la guerre, que les Russes étaient bons soldats mais qu'ils aimaient à voir leur ennemi en face, et se battre en braves. Nous les avons poursuivis dans la même journée jusque sous les murs de Zurich.

26 septembre<sup>5</sup>

Le matin nous avons recommencé l'attaque ; les Russes étaient retranchées dans la ville et dans les faubourgs ; après une vive canonnade et une forte fusillade, nous les avons forcés d'abandonner les faubourgs pour rentrer en ville. Vers onze heures, nous sommes parvenus à nous masquer sur notre droite derrière un mur et nous nous sommes avancés jusque près d'un pont-levis où il y avait deux pièces masquées derrière, et de temps en temps ils baissaient le pont-levis pour faire feu ; si nous étions protégés sur la droite, il n'en était pas ainsi de notre gauche : il y avait une tour avancée qui nous faisait bien du mal, sans que nous puissions nous défendre ; l'on faisait un feu continu par les créneaux ; nous avions l'arme au pied et l'on observait la plus grande immobilité ; j'ai reçu de cette tour une balle dans toute sa force qui est venue s'aplatir contre le canon de mon fusil que je tenais devant moi ; je puis dire qu'il m'a servi de bouclier et qu'il m'a garanti d'une mort infaillible, de même que celui qui était derrière moi ; nous avons eu beaucoup de tués et de blessés.

---

<sup>5</sup> Le 26 septembre, étant dans les faubourgs de Zurich, l'on nous a détaché la compagnie en avant pour nous emparer d'un pont-levis de l'avance ou l'ennemi avait deux pièces de canon, l'on baissait le pont-levis pour faire feu et aussitôt on le levait, étant parvenu à cette position sans être aperçu de l'ennemi, excepté d'une tour crénelée qu'il y avait à cent pas sur notre gauche qui nous faisait bien du mal, nous avons laissé l'arme au pied et nous observions le plus grand silence, j'avais mon fusil appuyé contre ma poitrine, lorsqu'une balle dans toute sa force est venue s'aplatir contre le canon de mon fusil, je puis dire que sans le canon de mon fusil, je serais été traversé à la poitrine. L'ennemi a enfin voulu baisser le pont-levis pour faire feu, l'on a saisi le pont-levis et on est parvenu à l'abattre avec une telle précipitation qu'ils n'ont pu faire feu. Le bataillon qui était masqué derrière des maisons peu éloigné, est venu à la course à notre secours et nous sommes parvenus d'entrer pelle et melle avec l'ennemi dans Zurich, et c'est nous qui avons eu l'honneur de donner l'entrée des français à Zurich. Après plusieurs marches, notre demie Brigade a été bivouaquer devant Schafouse, où nous avons rencontré les autrichiens qui étaient en seconde ligne. Nous n'étions pas en force, ils sont venus nous attaquer dans notre bivouaque à dix heures du soir ils étaient au moins dix mille hommes, il faisait un très mauvais temps de pluie, nous nous sommes retirés par des chemins de traverse impraticables. L'on ne savait pas où passer, l'on avait la boue jusqu'à moitié jambe, et la moitié du temps l'on était arrêté par des défilés. On était accablé de fatigue et de sommeil, en passant dans un village où l'on était arrêté, je me suis mis à l'abri de la pluie contre une maison et je me suis couché sur mon sac. Aussitôt je suis été endormi, la colonne a parti et je suis resté je ne sais combien de temps à dormir, lorsque je me suis éveillé, il y a longtemps qu'il était jour, la colonne des autrichiens avait déjà passé par le village à côté de moi en suivant la direction des français, les habitants étaient étonnés de me voir et m'ont dit que les autrichiens étaient déjà passés depuis le grand matin. Je ne savais pas quelle direction prendre pour rejoindre les français, je me suis décidé à prendre la traverse par les bois où j'ai marché toute la journée. Sur le soir, j'ai aperçu la fumée des feux de bivouaque je m'en suis approché en suivant les bois craignant que ce ne soit l'ennemi, mais j'ai reconnu bientôt que c'était les avant-postes français, c'était des chasseurs de la 10<sup>e</sup> demie brigade, ils m'ont indiqué où je pourrais rejoindre le bataillon et je suis parvenu à le trouver pendant la nuit. Note de Jacquin.

Le journal de Jacquin, 37<sup>e</sup> de ligne  
Société d'Etudes Historiques Révolutionnaires et Impériales

Cependant à la fin les ennemis ont voulu baisser le pont-levis pour tirer les deux pièces ; aussitôt nous nous sommes lancés après ; nous avons foncé sur les pièces qu'ils ont abandonnées sans faire feu et nous sommes parvenus à entrer en ville pêle-mêle avec eux. Voyant que nous étions maîtres de cette porte, l'on a foncé et nous sommes parvenus à nous rendre maîtres de la ville ; nous avons fait très peu de prisonniers , la plupart, quoique blessés, ne voulaient pas se rendre, ils se faisaient plutôt tuer ; nous avons remarqué que la plus grande partie étaient ivres d'eau de vie, à peine pouvaient-ils marcher ; aussi les remparts près la porte étaient-ils jonchés de leurs morts.

En même temps que nous entrions en ville, ils ont pris la fuite par la porte de Winterthur, mais nous les avons poursuivis sur tous les points ; nous étions parvenus à leur couper la route à quelque distance de Zurich ; on a fait sauter leur parc d'artillerie, ils ont été obligés d'abandonner canons, bagages, jusqu'à leur trésor qui a été pris.

Le résultat de ces journées leur a coûté plus de quinze mille hommes tués, la perte de leur artillerie, bagages, etc... Les jours suivants, nous les avons poursuivis jusqu'au Rhin, où nous avons trouvé les Autrichiens qui étaient en seconde ligne.

Etant arrivés devant Schafouse, nous n'étions pas en force. A dix heures du soir, nous avons été attaqués par les Autrichiens et nous avons été obligés de nous retirer dans la nuit par un temps de pluie exécrable, par des chemins défoncés, étant accablés de sommeil et de fatigue. Il y avait dans un village un défilé où la colonne a été longtemps arrêtée, j'ai voulu me reposer un instant sous un hangar, près d'une maison, et je me suis endormi ; aussitôt la colonne a défilé sans que je m'éveille ; de bon matin, une colonne d'Autrichiens qui suivait notre mouvement était également passée à côté de moi sans y faire attention.

Lorsque je me suis éveillé, il était grand jour et j'étais bien en peine pour retrouver le régiment ; des habitants m'ont prévenu qu'il venait de passer une forte colonne d'Autrichiens qui suivait la même direction que les Français ; je me suis mis en marche à travers les bois pour chercher à éviter les Autrichiens et à rejoindre les Français ; après avoir marché toute la journée, le soir j'ai aperçu des feux et je me suis dirigé dessus ; j'étais toujours dans la crainte que ce ne soient les Autrichiens, mais heureusement j'ai reconnu que c'étaient nos avant-postes et j'ai eu des renseignements pour me faciliter à rejoindre la demi-brigade où je suis arrivé dans la nuit.

30 septembre

La demi-brigade ayant perdu beaucoup de monde à Zurich, a été camper en seconde ligne sur la Thurne proche de Frolfeld, où nous sommes restés jusqu'au 8 décembre ; l'on y a pris des cantonnements.

10 décembre

De Suisse, j'ai reçu un uniforme. C'est le premier effet d'habillement que j'ai reçu après 13 mois de service.

15 décembre

La compagnie a été détachée à Constance, où nous sommes restés 10 jours.

26 décembre

Nous avons été prendre des cantonnements aux environs de Frolfeld.

An 1800

La 1<sup>ère</sup> et la 2<sup>e</sup> compagnies de grenadiers ayant refusé d'entrer dans la caserne à Winterthur, ont été licenciées.

8 janvier

L'on a rassemblé la demi-brigade pour reformer les deux compagnies de grenadiers ; je suis entré à la deuxième et nous sommes allés à Winterthur où nous avons été casernés. Nous y sommes restés trois mois.

Dans le courant du mois de février, un jour que j'étais de garde et en faction chez le commandant de la Place, un grenadier m'est venu dire de lui donner mon fusil et d'aller jusqu'au corps de garde où un jeune homme qui était de mon pays me demandait ; en entrant dans le corps de garde, quelle surprise ! je reconnais mon cher ami Billod que l'on m'avait dit tué à l'affaire de Clauten ; je ne puis exprimer la joie que j'ai ressentie en le voyant et en même temps il m'a fait beaucoup de peine de le revoir dans un état aussi déplorable de misère qu'il avait éprouvé ; nous avons tous deux le cœur si ému qu'à peine pouvions-nous parler. Nous n'avons pas tardé à être relevés de garde et je l'ai conduit avec moi à la caserne ; il m'a fait le récit de ses misères ; il m'a dit qu'à l'affaire de Clauten il avait été blessé, laissé pour mort au pouvoir de l'ennemi, qu'il avait été ramassé sur le champ de bataille par les Autrichiens et conduit dans la Bohême, qu'il avait été dépouillé de tout ce qu'il possédait, qu'il avait souffert toutes sortes de misères, dévoré par la vermine, etc...

Il a ajouté que ce qui lui faisait le plus de peine, c'était d'être logé chez un bon bourgeois, qu'il craignait de lui donner des poux ; je lui ai dit : mon ami Billot, je me rappelle de ce que vous avez fait pour moi deux jours avant d'être fait prisonnier ; nous avons partagé votre sac ; aujourd'hui, c'est à mon tour de partager le mien avec vous. C'est ce que je me suis empressé de faire avec le plus grand bonheur ; aussi il n'a pas tardé à changer de linge ce qui lui a fait un plaisir extrême. Tout le regret que j'avais, c'était de n'avoir que très peu d'argent ; j'aurais eu un sensible plaisir à le partager ; heureusement, nous avons rencontré Honoré Mollier, du Villers, fourrier d'artillerie, qui avait quelque argent ; nous sommes restés ensemble trois jours et il a été rejoindre sa compagnie au premier bataillon.

Le général Moreau ayant pris le commandement de l'armée, a donné l'ordre aux colonels des Régiments sous ses ordres de détacher la 2<sup>e</sup> compagnie de grenadiers de chaque corps pour se réunir en bataillon de grenadiers.

15 avril

Réunis et, en suite de l'ordre, nous avons quitté le régiment pour nous rendre à Ville ; là nous avons été organisés en bataillon pour la campagne.

## CHAPITRE II

### Les combats en Allemagne, en Prusse et en Autriche

1<sup>er</sup> mai

Nos bataillons se sont portés sur le Rhin. Nous avons passé le fleuve à Stein et enlevé à l'ennemi une batterie de 12 pièces de canon qui défendait le passage. L'on a de suite établi un pont pour faire passer toute l'armée.

3 mai<sup>6</sup>

---

<sup>6</sup> Le 5 mai, notre armée commandée par le général Moreau était réunie à Stokat et aux environs. L'armée autrichienne commandée par le prince Charles était aussi réunie à Mesquerich où elle occupait de bonnes positions en avant d'un bois qu'ils nous a fallu traverser pendant deux heures de temps. L'attaque a commencé vers les deux heures du matin, nous avons beaucoup souffert à la sortie du bois où ils avaient plus de quarante pièces qui battaient sur la route. Le général a donné l'ordre à nos bataillons de grenadiers (dont j'étais du nombre) de sortir du bois au pas de charges et de prendre leurs positions à la bayonnette, ce qui a été exécuté sur le champ. L'ennemi débusqué de sa position s'est retiré sur les hauteurs de l'autre côté de Mesquerich, et leur droite a resté appuyé au bois que nous avons traversé. Vers les trois heures de l'après-midi, les tirailleurs ennemis se sont avancés dans le bois, de manière qu'il nous attaquait par derrière. Il fallait faire feu en avant et

Le journal de Jacquin, 37<sup>e</sup> de ligne  
Société d'Etudes Historiques Révolutionnaires et Impériales

L'on a livré un grand combat à Stokat ; l'on y a fait beaucoup de prisonniers, pris une grande quantité de bagages et de munitions.

L'armée a toujours marché en avant malgré quelques escarmouches , mais le 5, l'armée autrichienne nous attendait de pied ferme à Mesquerich. Les Autrichiens avaient des positions très avantageuses et une nombreuse artillerie ; toute l'armée y était en partie réunie et c'était le prince Charles qui commandait.

L'armée française, commandée par le Général Moreau, a commencé l'attaque vers les neuf heures du matin, nous avons un grand bois de deux lieues de traversée et l'ennemi nous attendait à la sortie, il y avait plus de 40 pièces qui faisaient feu sur la route à la sortie de ce bois. L'on avait fait avancer notre artillerie pour répondre au feu de l'ennemi, mais à mesure que nos pièces paraissaient, elles étaient aussitôt démontées sans pouvoir se mettre en batterie ; ainsi notre artillerie était inutile et nos tirailleurs commençaient à battre en retraite.

Le général Moreau voyant cette situation eut recours à nos deux bataillons de grenadiers qui étaient en observation dans le bois à peu de distance de l'artillerie : il nous a donné l'ordre de charger en masse et d'enlever les positions de l'ennemi à la bayonnette ; plusieurs divisions ont reçu l'ordre de nous suivre et d'appuyer notre mouvement ; nos bataillons ayant donné le signal en battant la charge de marcher en avant, nous avons couru au pas de charge en chantant la « Marseillaise » et leur avons enlevé leurs positions et plusieurs pièces de canon. Ensuite notre artillerie a avancé et a pris des positions.

L'ennemi a été forcé de se retirer sur les hauteurs de l'autre côté de Mesquerich ; il s'y est maintenu jusqu'au soir, malgré une canonnade très vive de part et d'autre.

La droite de leur armée restait appuyée au bois que nous avons traversé, et vers les trois heures de l'après-midi, à la faveur du bois, ils avaient fait avancer une colonne qui se trouvait pour ainsi dire derrière nous ; l'artillerie a été obligée de faire face en avant et en arrière ; et notre bataillon de grenadiers, ainsi que d'autre troupe, ont reçu l'ordre de marcher dans le bois pour les chasser, ce qui a été exécuté sur-le-champ : l'on est partis en tirailleurs en avant, mais une partie de nos grenadiers se sont malheureusement un peu trop aventurés ; nous nous sommes trouvés pris entre deux feux, ce qui a fait que nous avons perdu beaucoup de monde ; nous avons passé, plusieurs d'entre nous, entre les grenadiers hongrois qui étaient en tirailleurs, pour nous échapper ; la compagnie du 37<sup>e</sup>, dont je faisais partie, a perdu à cette bataille 40 grenadiers, un officier et plusieurs sous-officiers.

Sur le soir, il nous est arrivé une division de réserve que le général a envoyée pour parvenir à débusquer l'ennemi du bois et dans la nuit l'ennemi s'est décidé à la retraite ; il a été forcé de nous abandonner une grande partie de ses bagages et munitions.

Nous avons bivouaqué la nuit sur le champ de bataille ; vers les dix heures du soir, après avoir allumé du feu, je suis allé à quelque distance prendre de l'eau dans un fossé pour faire la soupe que l'on a mangée aussitôt qu'elle a été faite parce que l'on s'attendait à recommencer le feu de grand matin.

Lorsqu'il a été jour, voyant qu'il n'y avait rien de nouveau, je suis retourné au même endroit pour prendre de l'eau où j'en avais pris la veille, mais quelle a été ma surprise : il y avait dans ce fossé 7 à 8 cadavres qui avaient tout rougi l'eau dont je m'étais servi pour faire

---

en arrière, Notre bataillon a reçu l'ordre de foncer dans le bois pour les chasser, nous avons aussitôt rentré dans le bois pour les poursuivre, et malheureusement pour nous, nous étant engagé bien avant dans le bois en les poursuivant, plusieurs bataillons de grenadiers hongrois était masqué au coin du bois. Aussitôt que nous sommes été assez avancés, il se sont avancés en masse dans le bois pour nous couper, et l'on s'est trouvé entre deux feux. Nous avons foncé à travers d'un bataillon pour nous retirer, mais nous avons essuyé une grande perte : il y a des compagnies qui ont été prises presque en entier, notre compagnie a perdu 47 grenadiers et 2 officiers. Heureusement que sur le soir, il est arrivé la division de réserve qui est parvenue à les faire débusquer du bois, sans cela notre position était bien critique parce que notre retraite était coupé. L'ennemi a été obligé, pendant la nuit, de se disposer à la retraite et de nous abandonner toutes ses positions. Notes de Jacquin.

la soupe. Si elle m'avait pas été mangée, je crois qu'elle aurait été de reste, malgré le bon appétit que nous avions tous.

6 mai

Nous avons marché sur Phulendorf.

7 mai

Nous avons continué de marcher sur Mening.

8 mai

Sur Mindelheim, jusqu'à Langsberg où nous avons passé le Leck, malgré la résistance de l'ennemi qui occupait des positions avantageuses sur la rive droite.

Dans la nuit, nous avons fait une contre-marche sur Augsburg ; quelques jours après nous avons passé le Danube. Nous avons pris une grande quantité d'artillerie et fait huit mille prisonniers. La compagnie a été reconstituée par des hommes venus de la demi-brigade.

1<sup>er</sup> juin

La compagnie a été détachée à la garde du grand quartier général, à Echetète, Thicheng et Donauwerff.

Nous avons repassé le Danube et ensuite le Leck à Rheins ; le lendemain nous nous sommes avancés sur la droite pour appuyer les mouvements de la demi-brigade et de la division qui se battaient à Neubourg où la Tour d'Auvergne a été tué ; après cette affaire, nous avons marché sur Nimich.

Etant en avant de Langsberg à la poursuite de l'ennemi, nous avons pris position le soir et nous avons formé une ligne d'avant-postes où je me suis trouvé de service ; nous avons marché toute la journée et nous avons faim et soif ; il y avait une grosse ferme en avant du poste où j'étais ; avec la permission du chef de poste, je me suis décidé à y aller avec un autre grenadier pour avoir quelques vivres ; mais nous craignions qu'elle ne soit occupée par les Autrichiens ; il était près de dix heures du soir ; nous en étant approchés, nous avons entendu des cris affreux qui partaient de la maison ; nous avons vu quatre à cinq chevaux attachés devant la porte ; nous présumions avoir à faire à des Autrichiens et nous sommes entrés la bayonnette en avant en criant : « Camarades, à moi ! » ; nous avons été bien surpris de voir que c'était cinq chasseurs français qui commettaient des cruautés indignes envers la fille de la maison, après l'avoir pour ainsi dire assassinée. Nous leur avons dit : « Arrêtez, scélérats, qu'est-ce que vous faites ? » Ils ont sans doute cru que nous venions pour les arrêter, ils ont sauté par la croisée pour se sauver en laissant la fille comme morte des mauvais traitements qu'ils lui avaient faits. Le père et la mère, voyant leur fille délivrée se sont jetés à genoux à nos pieds en nous baisant les mains et les arrosant de larmes, disant que nous étions deux anges que Dieu leur avait envoyés pour les délivrer de ces scélérats. Nous les avons rassurés et ils nous ont priés en grâce de rester chez eux, mais nous leur avons dit que cela nous était impossible.

Ces pauvres gens ne savaient comment nous prouver leur reconnaissance pour avoir délivré leur fille ; ils nous ont offert tout ce qu'ils possédaient ; nous leur avons dit que notre poste était à un quart d'heure, que nous avions besoin de vivres pour 5 à 6 hommes. L'on a de suite fait mettre les chevaux à la voiture que l'on a chargée de bois, de paille et de vivres de toute espèce que l'on a amené avec nous au poste.

Le bourgeois nous a demandé comme une grâce de venir passer la nuit auprès de nous avec sa femme et sa fille unique, en abandonnant sa maison aux soins des domestiques, parce qu'il craignait que pendant la nuit il aurait encore à essuyer des mauvais traitements tels que ceux dont nous avons été témoins. Il nous a dit que ces chasseurs, après l'avoir maltraité au

point de l'assassiner pour lui faire donner tout l'argent qu'il possédait, avaient réduit leur fille dans l'état où nous l'avons trouvée.

Ils sont venus passer la nuit au bivouac auprès de notre poste et ne savaient comment nous remercier.

1<sup>er</sup> juillet

Après quelques contremarches nous avons marché sur le Tyrol en passant par Langsberg, Schongo, nous avons été jusque à quelque distance de Fuesen, qui est une petite ville de Souabe, sur le Leck, à la frontière du Tyrol.

7 juillet

Nous avons eu un combat très opiniâtre avec les Autrichiens près de Fuesen ; ils étaient douze cents hommes retranchés sur les hauteurs en avant de la ville où ils avaient plusieurs pièces de canon ; un bataillon de la 10<sup>e</sup> demi-brigade d'infanterie légère avait attaqué les retranchements depuis le grand matin et avait tenté plusieurs fois de les enlever à la baïonnette, mais il avait toujours été repoussé avec grandes pertes ; il ne pouvait plus soutenir, ayant perdu la moitié de son monde ; l'on remarquait aussi sur notre droite nos troupes qui battaient en retraite.

Le général s'est adressé à notre bataillon qui formait la réserve composé de six compagnies de grenadiers et a désigné les compagnies des 36<sup>e</sup>, 37<sup>e</sup> et 38<sup>e</sup> demi-brigades pour enlever les retranchements à la baïonnette avec défense de tirer un coup de fusil avant d'être dans les retranchements ; ce qui a été exécuté immédiatement au pas de charge : c'était à qui arriverait le premier dans les retranchements malgré une fusillade des plus terribles et une grêle de balles qui tombait sur nous ; ils ont été enlevés à la baïonnette, sans tirer un coup de fusil ; l'on en a tué un nombre considérable dans les retranchements et nous avons fait environ six cents prisonniers, tout le reste a pris la fuite, en déroute, en nous abandonnant trois pièces de canon ; nous les avons poursuivis en désordre jusque de l'autre côté de la ville, où ils sont parvenus à se rallier à leur réserve. Nous n'étions pas en force pour les poursuivre plus loin, vu qu'ils avaient trouvé du renfort ; l'on a seulement détaché un certain nombre de tirailleurs en avant de la ville ; j'étais du nombre.

L'on attendait du renfort et quelques pièces d'artillerie pour les poursuivre plus loin, mais voyant que l'on s'était arrêté en ville, ils ont voulu nous charger et foncer sur la ville, nous avons voulu nous y retirer, mais inutilement, car les portes étaient fermées et ils nous poursuivaient de si près que l'on n'a pu ouvrir les portes pour nous faire entrer. Nous avons été sacrifiés, une partie n'ont pu échapper d'être tués contre la porte ; d'un côté c'était la rivière du Leck et de l'autre côté de la route, c'étaient des rochers escarpés presque inaccessibles. Il était quasi impossible d'y monter. Cependant, avec beaucoup de peine j'y suis parvenu ; les tirailleurs ennemis ont fait tout leur possible pour me descendre à coups de balles ; j'ai pu heureusement m'embusquer derrière un petit rocher d'où je tirais de temps en temps à coup sûr, sur leur colonne.

Nos trois autres compagnies de grenadiers étant arrivées avec le bataillon de la 10<sup>e</sup> légère et deux pièces d'artillerie qui ont commencé à faire feu, l'ennemi a été forcé de se décider à la retraite et j'ai été délivré de mon embuscade.

Dans leur déroute, j'avais remarqué un peloton qui n'ayant pu réussir à rentrer en ville, était monté à la montagne sur notre gauche, j'ai demandé à un grenadier de mes camarades qui était en tirailleur s'il voulait monter avec moi et aussitôt il est venu ; nous avons suivi les traces de cette troupe ; ayant monté plus d'un quart d'heure nous sommes parvenus au bois qui couvre le sommet de la montagne ; nous étant avancés à quelque distance, nous avons trouvé cinq Autrichiens qui ont aussitôt jeté leurs armes en nous disant qu'ils se rendaient. Ils ont ajouté qu'il y avait encore beaucoup de leurs camarades avec des officiers qui n'étaient

pas loin ; aussitôt nous nous sommes mis à crier « En avant ! ». Après avoir marché aux environs de deux cents pas dans l'épaisseur des broussailles du bois, nous nous sommes trouvés au milieu d'une troupe de 65 à 70 hommes où nous avons remarqué trois officiers ; nous avons été très surpris ; si nous n'avions pas été aussi près, nous aurions fait demi-tour pour nous sauver, mais il n'y avait pas à reculer. Nous en avons déjà dépassé une grande partie sur notre droite et enhardis de ce que la colonne avançait au bas de la montagne, nous nous sommes mis à crier « En avant » et en même temps nous avons mis en joue les officiers qui n'étaient pas à 15 pas de nous. Ils nous ont aussitôt crié : « Pardon, Français, nous sommes vos prisonniers. » Nous leur avons dit de faire mettre bas les armes à leur troupe, ce qui a été exécuté à l'instant même, et nous les avons fait mettre en marche de suite pour les éloigner de leurs armes et les faire sortir du bois.

Ces officiers voyant que nous n'étions que deux disaient qu'il était honteux pour eux d'être emmenés par deux hommes, qu'ils venaient de faire un trait de lâches ; ils étaient déjà arrêtés avec leur troupe, prêts à retourner à leurs armes et nous désarmer, heureusement pour nous qu'ils ont aperçu notre colonne qui avançait au bas de la montagne, sur notre gauche : c'est ce qui les a décidés à ne pas faire de résistance et à se laisser conduire.

Les officiers et tous les grenadiers de la compagnie nous ont vus avec tous ces prisonniers sortir du bois et nous ont même reconnus depuis la colonne.

Au bas de la montagne sur la route, nous avons trouvé le bataillon de la 10<sup>e</sup> légère qui a fourni un détachement pour conduire les prisonniers au quartier général et nous sommes partis de suite pour rejoindre la compagnie qui marchait en avant. En arrivant à la compagnie nous avons été félicités et reçu les plus grands éloges de nos officiers et de nos camarades. Le rapport en a été fait par notre capitaine au général qui nous commandait. La compagnie dans cette journée a perdu une vingtaine d'hommes tués ou blessés.

Après nous être reposés plusieurs jours à Fuesen, nous sommes retournés à Langsberg où l'on a annoncé la trêve. Nous sommes rentrés en Souabe avec Moreau pour y prendre nos cantonnements en passant par Cofbayre, Meningen, Hochtett, Valse et Phulendorf, notre cantonnement.

17 août

La trêve devait finir le 12 septembre et les hostilités devaient recommencer ; nous sommes partis pour retourner aux avant-postes, passant par Alchauzen, Valsé, Soursach, Meningen, Mindelhem, Langsberg, Veilhem, Thelse et Falayse. Le 9 Septembre.

23 septembre

L'on a fait une nouvelle trêve et nous sommes retournés prendre nos cantonnements en passant par Veilhem, Langsberg, Mindelheim, Meningen et Ochsenhausen, lieu de nos cantonnements.

18 octobre

Nous sommes retournés sur la ligne des avant-postes passant par Meningen, Mindelheim, Buclau, Langsberg, Thelse et Falayse, la trêve a fini le 27 octobre.

9 novembre

La 37<sup>e</sup> demi-brigade a été détachée sur la droite de l'armée pour aller garder les débouchés du Tyrol ; nous avons pris position dans les gorges en avant de Morno.

6 décembre

L'ennemi nous a attaqués et a surpris nos avant-postes : la 1<sup>re</sup> compagnie de notre bataillon a été faite prisonnière en entier. Malgré la rigueur de la saison, nous avons resté

bivouaquer dans la neige jusqu'au 30 décembre, où nous avons reçu l'ordre de quitter le Tyrol pour aller prendre nos cantonnements en Bavière.

31 décembre Benedicbayre 10 lieues, 1<sup>er</sup> janvier Falayse 8 lieues, 3 janvier Minique 8 lieues, 4 janvier Chouam 6 lieues, 5 janvier Haque 6 lieues, 6 janvier Meldorf 6 lieues, 7 janvier Marcou et Bourgdorf 7 lieues, 8 janvier Branau 6 lieues, 9 janvier Halsbach 6 lieues, 14 janvier Wilshofen 4 lieues.

### **CHAPITRE III** **Retour en France – Bayonne – l'Espagne** **Paix de Lunéville – 9 février 1801**

L'on est parvenu à faire la paix et nous avons resté cantonné jusqu'au 19 mars où nous avons reçu l'ordre de nous mettre en marche pour rentrer en France.

L'on a prélevé de fortes contributions avant de quitter le pays pour habiller la troupe ; les chefs de corps s'étaient chargés d'acheter du drap et de faire confectionner des habillements, mais ils ont gardé l'argent et l'armée est rentrée en France dans un état pitoyable, des vêtements en lambeaux.

La compagnie a nommé deux caporaux au scrutin. J'avais été désigné, mais étant bien jeune pour commander des anciens grenadiers à qui je devais le respect, j'ai remercié la capitaine en le priant d'en faire nommer un autre. J'ai vu cette seule fois les caporaux nommés par les grenadiers, depuis la nomination des sergents et caporaux a été confiée au capitaine des compagnies.

Itinéraire que nous avons suivi pour rentrer en France :

19 mars Plateling 6 lieues, 20 mars Straubling 6 lieues, 21 mars Siken 6 lieues, 22 mars Albach 6 lieues, 23 mars Neuchetat 7 lieues, 24 mars Anbourg 6 lieues, 25 mars Rastibonne et Eschett 10 lieues, 26 mars Ingelschetatt 5 lieues, 27 mars Walescheten et Voschetatt 8 lieues, 28 mars Nerlingue 6 lieues, 29 mars Ticheng 6 lieues, 30 mars Laugnen et Dilingen 4 lieues, 31 mars Hachetete et Danavert 5 lieues, 1<sup>er</sup> avril Kenem 4 lieues, 2 avril Oulme 6 lieues, 3 avril Hachetete 4 lieues, 4 avril Bibrack 3 lieues, 5 avril Diermding 7 lieues, 6 avril Phulendorf 8 lieues, 7 avril Stokat 5 lieues, 8 avril Toutling 10 lieues, 12 avril Eminguen 4 lieues, 13 avril Ritechinguen 8 lieues, 14 avril Hechetete 6 lieues, 15 avril Lefen 6 lieues, 17 avril Donachine 6 lieues, 18 avril nous avons traversé la Forêt Noire passant par les gorges d'Enfer, 19 avril Fribourg en Brisco 5 lieues, 22 avril Basle en Suisse 11 lieues, 23 avril Alquerich 5 lieues, 24 avril Belfort 6 lieues, 25 avril Lisle-sur-Doubs 6 lieues, 26 avril Beaume-les-Dames 6 lieues, 27 avril Besançon 6 lieues, 28 avril Saint-Witt 4 lieues, 29 avril Dôle 5 lieues, 30 avril Soeure 8 lieues, 1<sup>er</sup> mai Baune 6 lieues, 2 mai Nolay 5 lieues, 3 mai Autun 5 lieues, 4 mai Luzie (Auvergne) 7 lieues, 5 mai Bourbonne (Loire) 8 lieues, 6 mai Moulin 8 lieues, 7 mai Montmarau 10 lieues, 8 mai Sauvigny 7 lieues, 10 mai Molusson 7 lieues, 11 mai Guérey 7 lieues, 13 mai Bourgameuf 7 lieues, 14 mai Saint-Léonard 7 lieues, 15 mai Limoges 5 lieues, 16 mai Chalus 8 lieues, 17 mai Tiviers 8 lieues, 18 mai Périgeux 9 lieues, 20 mai Saint-Astier et Mucidan 8 lieues, 21 mai Montpont 4 lieues, 22 mai Libourgne 8 lieues, 23 mai Bordeaux 7 lieues, 8 juin Castres 5 lieues, 9 juin Langon 6 lieues, 10 juin Bazas 7 lieues, 11 juin Rocfort 14 lieues, 12 juin Mont-Marsan 6 lieues, 14 juin Tartasse 8 lieues, 15 juin Dax (eau chaude) 8 lieues, 16 juin Perrorade 8 lieues, 17 juin Bayonne 8 lieues l'on y a eu séjour.

Lorsque nous sommes rentrés en France, j'ai demandé une permission de quelques jours pour aller voir mes parents, mais elle m'a été refusée disant qu'il était défendu d'en donner aucune.



Lorsque l'on a appris que notre demi-brigade était désignée pour aller en Espagne, l'on a vu nos chefs nous quitter pour se retirer chez eux, notre chef de demi-brigade Lacroix n'a pas passé Besançon et deux chefs de bataillon, plusieurs capitaines et officiers ont fait de même ; le mécontentement était grand parmi la troupe et l'on n'osait pas le faire connaître ; nous étions très mal habillés, tandis que nos chefs avaient reçu dans les pays conquis des contributions pour nous habiller avant de rentrer en France.

Il nous était dû plus de onze mois de solde et l'on ne nous payait pas ; plusieurs militaires ont quitté le régiment en traversant la France pour aller jusqu'à Bordeaux où nous sommes restés quinze jours ; le quartier-maître de la demi-brigade a touché la solde qui nous était due, mais l'on ne nous payait pas, l'on prétendait ne nous payer que quand nous serions en Espagne parce que nos chefs y voyaient un bénéfice pour eux à cause de la désertion, en s'appropriant la solde des hommes qui quittaient le corps ; aussi de Bordeaux à Bayonne, la demi-brigade a perdu près de huit cents hommes dont une grande partie ont cherché à rentrer dans d'autres corps.

A notre départ de chaque gîte d'étape, les bourgeois apportaient les fusils et les gibernes des hommes qui étaient partis dans la nuit, de quoi charger une voiture !

Etant arrivés à Bayonne, les bourgeois ont été bien étonnés de nous voir si mal habillés et ils ont été bien plus surpris quand nous leur avons dit qu'il nous était dû onze mois de solde ; ils en étaient tout indignés, ils nous ont dit que toutes les troupes qui étaient entrées en Espagne avaient été habillées tout à neuf et qu'elles étaient payées au courant ; qu'il y avait des effets d'habillement dans les magasins de Bayonne de quoi nous vêtir complètement et qu'une fois en Espagne nous n'étions pas prêts de recevoir aucun habillement et qu'ils nous plaignaient d'aller faire la guerre dans un pays où les habitants sont d'une dureté sans exemple envers les Français ; le climat est très malsain, la peste y est souvent, les habitants sont d'une grande malpropreté et remplis de vermine, etc...

Pendant notre séjour à Bayonne, le mécontentement était à son comble parmi nous ; le matin de notre départ la troupe s'est rassemblée comme à l'ordinaire ; mais au moment de se mettre en marche, nous sommes restés immobiles au commandement du chef de bataillon et en même temps nous avons posé les armes à terre ; le chef de bataillon, les officiers surpris de cela ont commencé à faire sortir des rangs dans chaque compagnie les plus anciens pour les faire marcher, mais ils n'y ont rien gagné, plusieurs ont dit que nous demandions notre solde et des souliers ; notre capitaine ainsi que plusieurs autres officiers sont allés à la 4<sup>e</sup> compagnie du bataillon pour s'emparer du drapeau, mais aussitôt les soldats de cette compagnie ont croisé la baïonnette sur les officiers qui ont été obligés de laisser le drapeau ; notre capitaine avait beau crier : « A moi, grenadiers ! » aucun n'a bougé ; les officiers se sont rassemblés pour se consulter ; ils ont fait demander les sergents-majors afin que ces derniers nous engagent à marcher, que le commandant promettait sur sa parole d'honneur que nous serions payés en arrivant en Espagne, que l'argent de notre solde était dans les fourgons qui étaient partis depuis le grand matin ; l'on a fait répondre au sergent-major que nous ne partirions pas avant d'avoir reçu notre solde et qu'il nous fallait des souliers.

Les sergents-majors ont rendu compte de la résolution de la troupe, l'on a vu le commandant et plusieurs capitaines pleurer ; l'on a été obligé de faire partir un exprès pour faire revenir à Bayonne les fourgons où était renfermée la solde ; l'on nous a donné à chacun une partie de notre solde et le restant nous l'avons reçu à la première ville d'Espagne ; l'on nous a aussi délivré quelques paires de souliers, ensuite nous nous sommes mis en marche pour l'Espagne. Tous les bourgeois de Bayonne nous soutenaient.

En arrivant en Espagne, l'on a voulu séparer la 4<sup>e</sup> compagnie du bataillon et l'on a voulu mettre en prison 7 à 8 soldats de cette compagnie ; mais aussitôt les murmures ont recommencé et l'on a été obligé de les remettre de suite en liberté.

Le journal de Jacquin, 37<sup>e</sup> de ligne  
Société d'Etudes Historiques Révolutionnaires et Impériales

Dans nos deux bataillons, nous avons pour chef supérieur un chef de bataillon ; un grand nombre de capitaines et de lieutenants sont restés au dépôt du 3<sup>e</sup> bataillon qui est retourné à Mont-de-Marsan, tant ils appréhendaient d'aller en Espagne.

Itinéraire des routes :

19 juin Saint-Jean-de-Luz, 20 juin Irun 10 lieues, 21 juin Renany 6 lieues, 22 juin San-Sebastien 6 lieues, 23 juin Toulouse 8 lieues, 24 juin Mont-Dragon 6 lieues, 26 juin Vittoria 8 lieues, 27 juin Miranda 4 lieues, 28 juin Pancorbau 5 lieues, 29 juin Brivisca 5 lieues, 30 juin Mounistéria 6 lieues, 1<sup>er</sup> juillet Burgos 3 lieues, 2 juillet Lazan 4 lieues, 3 juillet Biloudrigon 4 lieues, 4 juillet Torquemada 4 lieues, 6 juillet Lapalancia 4 lieues, 7 juillet Valadollid 8 lieues, 10 juillet Ballastillas 5 lieues, 11 juillet Olmedo 4 lieues, 12 juillet Sabados 7 lieues, 13 juillet Guadaxama 6 lieues, 14 juillet Salamanque 6 lieues (l'on y est resté 28 jours).

La 2<sup>e</sup> division était réunie à Salamanque lorsque nous y sommes arrivés et nous avons passé la revue du général Leclair, commandant le corps d'armée, il a rassemblé nos deux bataillons en masse et nous a témoigné son grand mécontentement pour la conduite que nous avons eue à Bayonne et pour la désertion de tant d'hommes de Bordeaux à Bayonne ; qu'il avait une bien meilleure opinion de nous que tout cela ; que la 37<sup>e</sup> demi-brigade s'était toujours signalée sur les champs de bataille, partout où elle s'était trouvée, elle avait bravé tous les dangers pour combattre l'ennemi ; il avait toujours admiré notre courage et notre bonne discipline, et c'est avec peine qu'il avait appris une semblable insubordination parmi nous ; c'était une tache pour la demi-brigade qu'il fallait essayer d'effacer ; il nous a dit en même temps qu'il était informé que nous avions été mal administrés ; il remarquait avec peine que nous étions tous très mal vêtus tandis que nous aurions dû être habillés dans les pays conquis avant de rentrer en France, mais qu'il s'empresserait de pourvoir à nos besoins ; il allait faire venir des vêtements de France pour nous habiller ; il allait nous donner un colonel qui tiendrait nos intérêts et qui nous rendrait justice.

Il nous a dit aussi qu'il n'imputait pas tous les torts aux soldats, que les chefs avaient bien les leurs ; il remarquait qu'un grand nombre avaient abandonné leur drapeau en traversant la France et nous avaient montré le mauvais exemple.

Il nous a dit que ceux qui avaient des réclamations à formuler devaient le faire à notre colonel qui nous ferait rendre justice.

Il y a eu une quinzaine de soldats qui ont été arrêtés et mis dans les cachots pour être traduits devant le Conseil de guerre, le plus grand nombre était de la 4<sup>e</sup> compagnie du bataillon, pour s'être révoltés à Bayonne ; ils étaient gardés par les différents corps de la division. Le conseil de guerre les a tous condamnés à être fusillés ; heureusement, la garde leur a procuré les moyens de faire un trou à la prison pour s'évader dans la nuit ; ils sont passés en Portugal, excepté un nommé Moreau qui était de Paris et qui en avait rappelé. L'on a assuré que sa grâce était arrivée, lorsqu'un nommé Blaise, capitaine rapporteur de la demi-brigade près du conseil de guerre, l'a fait fusiller par la garde, tandis que toute la division était à faire la grande manœuvre ; tous les autres auraient sans doute subi le même sort s'ils n'avaient pas pris la fuite.

Ce capitaine Blaise était un lâche du régiment : jamais l'on ne l'a vu en face de l'ennemi. C'était un barbare qui se glorifiait de faire condamner à mort quelques soldats : c'était là tous ses exploits. Il n'a pas été bien reçu de M. Petit, notre nouveau colonel, lorsqu'il lui a rendu visite ; il s'est flatté d'avoir fait fusiller beaucoup de la demi-brigade.

Le 3<sup>e</sup> bataillon qui était le bataillon du dépôt resté en France lorsque nous sommes partis pour l'Espagne, a rejoint les deux bataillons de guerre ; nous y avons retrouvé une partie de nos anciens camarades qui avaient été faits prisonniers par les Autrichiens dans les

Le journal de Jacquin, 37<sup>e</sup> de ligne  
Société d'Etudes Historiques Révolutionnaires et Impériales

deux campagnes que nous avons faites à l'armée d'Helvétie et à celle du Danube ; nous avons appris avec peine qu'un grand nombre étaient morts dans les prisons en Autriche.

9 août 1801 Guadaxama 6 lieues, 10 août 1801 Sabadas 7 lieues, 11 août 1801 Olmedo 4 lieues, 12 août Balastillas 5 lieues, 13 août Valladolid (nous y avons resté 4 mois), 2 décembre Dounas et Lapalencia 6 lieues, 3 décembre Torquémada 5 lieues, 4 décembre Biloudrigon 4 lieues, 5 décembre Lanzan 4 lieues, 6 décembre Burgos 4 lieues, 11 décembre Mounisteria 4 lieues, 12 décembre Brivisca 5 lieues, 13 décembre Pancorbau 4 lieues, 14 décembre Miranda 4 lieues, 15 décembre Vittoria 5 lieues, 17 décembre Mont-Dragon 6 lieues, 18 décembre San-Sébastien 4 lieues, 19 décembre Toulouse 5 lieues, 20 décembre Renany 4 lieues, 21 décembre Irun 5 lieues, 22 décembre Saint-Jean-de-Luz 5 lieues, 23 décembre Bayonne 5 lieues, 24 décembre Saint-Vincent 5 lieues, 25 décembre Daxe 5 lieues, 26 décembre Tartasse 5 lieues, 27 décembre Rocfort 5 lieues, 29 décembre Capcieux 10 lieues, 30 décembre Bazas 5 lieues, 31 décembre Mont-de-Marsan 5 lieues, 1<sup>er</sup> janvier 1802 Langon (Garonne) 4 lieues, 3 janvier Castres 6 lieues, 4 janvier Bordeaux 4 lieues, 6 janvier Saint-André-de-Cubzac 5 lieues, 7 janvier Blaye 5 lieues, 8 janvier Mirambeau (Saintonge) 6 lieues, 9 janvier Pont 5 lieues, 10 janvier Saintes (Charente) 6 lieues, 11 janvier Saint-Jean d'Angély 5 lieues, 13 janvier Beauvoir-sur-Niort 5 lieues, 14 janvier Niort 4 lieues, 15 janvier Fontenay-le-Peuple 7 lieues, 17 janvier Chatenay 7 lieues, 18 janvier Saint-Fulgent 4 lieues, 19 janvier Montaigu 4 lieues, 20 janvier Nantes 7 lieues, 16 février Savernay 8 lieues, 17 février La Roche Bernard 7 lieues, 18 février Musillac 6 lieues, 19 février Vannes 4 lieues, 20 février Locminé 6 lieues.

1802

1<sup>er</sup> juin

L'ordre a été donné de compléter le 3<sup>e</sup> bataillon de chaque demi-brigade avec les deux premiers, afin d'embarquer pour l'Amérique pour aller prendre garnison à la Guadeloupe et à la Martinique.

Ils ont tous embarqué à Brest dans le courant du mois de juin. Ils ont été obligés de combattre avec les noirs en débarquant et ils ont perdu beaucoup de monde ; ensuite la fièvre jaune qui était comme une vraie peste, a détruit entièrement ces bataillons ; l'on a reçu des nouvelles ; six mois après le débarquement de notre 3<sup>e</sup> bataillon, il ne restait plus qu'une trentaine d'hommes qui ont été incorporés dans un autre corps.

J'ai eu à regretter tous mes camarades du pays qui étaient partis avec moi en l'An VI ; ils ont été faits prisonniers le 14 mai 1799 à Davos ; après avoir beaucoup souffert dans les prisons en Autriche, à la paix ils sont rentrés en France et ont eu le malheur de faire partie de cette expédition.

8 juin

Le second bataillon est parti de Pontivy pour Lorient où nous sommes arrivés le 10 du même mois.

9 septembre

Nous sommes partis de Lorient pour aller en garnison à Belle-Isle-en-Mer, passant par Auray (10 lieues). Le 10, à Quiberon et le 11 à Belle-Isle-en-Mer. Nous y sommes restés six mois.

24 octobre

Les troupes ont enrégimenté. De deux demi-brigades, l'on a formé un régiment fort de quatre bataillons, les 3<sup>e</sup> bataillon de chaque demi-brigade étant embarqués et péris en

Le journal de Jacquin, 37<sup>e</sup> de ligne  
Société d'Etudes Historiques Révolutionnaires et Impériales

Amérique. La 37<sup>e</sup> et 38<sup>e</sup> demi-brigade ont formé le 37<sup>e</sup> régiment de ligne, les deux bataillons de la 38<sup>e</sup> ont été les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons et les deux de la 37<sup>e</sup>, les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> bataillons. Notre colonel, M. Petit, a été nommé général de brigade. Le Colonel Gautier a commandé le régiment.

1803

Nous avons été en détachement à Brest y conduire des marins en passant par Locronan, Lanvau, Brest. Nous sommes retournés à Quimper le 12 décembre 1803.

22 mars 1803 Auray 10 lieues, 23 mars Ennebon 7 lieues, 24 mars Lorient 3 lieues, 11 avril Quimperlé 5 lieues, 12 avril Rocheporden 6 lieues, 13 avril Quimper 5 lieues, 30 avril Chatolain 6 lieues, 1<sup>er</sup> mai au Faou 4 lieues, 2 mai Landivisiau 4 lieues, 3 mai Saint-Paul-de-Léon 5 lieues, 29 mai Roscoff 2 lieues, 1<sup>er</sup> septembre Morlaix 4 lieues, 4 septembre Huelgoat 5 lieues, 5 septembre Chateauneuf 6 lieues, 6 septembre Quimper (destination) 7 lieues.

1804

10 février

Nos deux bataillons sont partis de Quimper pour Vannes afin d'aller compléter les deux premiers bataillons à mille hommes chaque, pour l'embarcation ; l'on a pris dans les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> bataillons les hommes nécessaires pour compléter les deux premiers ; la 4<sup>e</sup> compagnie de grenadiers dont je faisais partie a fourni 25 grenadiers pour compléter le second bataillon et dans les compagnies du Centre il n'est resté que quelques caporaux et sergents, tous les soldats sont passés aux deux premiers bataillons qui n'ont même pas été complétés et ils sont partis pour Brest où ils ont embarqué avec le colonel et l'état-major.

Les cadres des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> bataillons sont restés à Vannes sous les ordres de M. Husson, notre gros major.

Nous étions restés seulement une trentaine de grenadiers par bataillon et nous avons été sur le point d'embarquer à Lorient sur le vaisseau « La Ville de Milan » ; les ordres étaient déjà donnés de partir sur le champ, lorsqu'on a reçu contre-ordre par le télégraphe. L'on a fait venir des troupes de Rennes pour embarquer à notre place.

Nous sommes restés à Vannes pour faire le service au quartier général avec les sous-officiers des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> bataillons.

Il nous est arrivé de Provence beaucoup de recrues que l'on a de suite exercées et habillées pour les envoyer à Brest afin de compléter les deux premiers bataillons qui étaient embarqués.

A la quatrième compagnie de grenadiers, nous avons pour capitaine M. Federlin qui savait tirer parti de tout ; il accordait à plusieurs grenadiers des permissions pour travailler avec exemption de service moyennant une somme de six francs par mois qu'on lui donnait ; plusieurs grenadiers étaient assez lâches pour lui donner afin d'être exemptés de service, tandis que nous étions obligés de le redoubler, aussi il n'y avait que murmures à la compagnie ; l'on avait beau réclamer, l'on écoutait rien ; il fallait périr sur le lit de camp.

Pour y mettre fin, j'ai proposé à mes camarades de faire une pétition à notre capitaine pour le prier de faire droit à nos justes réclamations relativement au service des travailleurs. Nous demandions qu'ils fassent tous leur service et qu'il n'y ait d'exemption pour personne, que nous nous reposions sur les bonnes intentions qu'il aurait d'exaucer nos demandes ; par ce moyen il nous dispenserait de les renouveler à nos chefs supérieurs. Elle était signée de tous les grenadiers de la compagnie.

A la réception de cette pétition qui était signée de tous les grenadiers de la compagnie, le capitaine a envoyé me chercher avec les deux plus anciens grenadiers par le sergent-major, et il s'est adressé à moi en me demandant pour quel motif je lui avais écrit cela ? Je lui ai

répondu que je l'avais fait pour le bien de la compagnie et d'après le désir de mes camarades qui étaient décidés à la faire faire par d'autres si je ne l'avais pas faite ; qu'il ne pouvait pas ignorer des réclamations et des murmures qui existaient depuis longtemps dans la compagnie ; que nous ne voulions que la justice en demandant que tous les grenadiers fassent leur service et que nous désirions aussi avoir connaissance du montant de la somme qu'il avait reçue des travailleurs (il y avait dans chaque compagnie de grenadiers une masse où l'on versait l'argent que les grenadiers gagnaient soit aux comédies ou autres bénéfices ainsi que le produit du service des travailleurs et l'on appelait cette masse « la masse noire », parce qu'elle était administrée par le capitaine qui n'en rendait compte à personne).

Il m'a répondu qu'il aurait soin de moi, que puisque nous n'avions pas confiance en lui, il m'allait remettre l'argent qu'il avait entre les mains, car il n'en voulait plus chez lui ; il a pris un sac d'argent dans une commode et il a voulu que je le prenne pour l'emporter. Je lui ai dit que si nous demandions d'avoir connaissance de la somme provenant de nos bénéfices, cela ne diminuait pas la confiance que nous avions en lui, mais si absolument il n'en voulait plus, il pouvait la remettre au sergent-major et je l'ai posée sur sa commode.

Le lendemain qui était un dimanche, il est venu à la caserne passer son inspection et il s'est adressé à moi en me demandant de quelle compagnie je sortais et depuis quand j'étais grenadier ? Je lui ai répondu que je sortais de la 6<sup>e</sup> du second bataillon et que j'étais grenadier depuis trois ans. Il m'a dit que je pouvais me préparer à partir pour retourner dans cette compagnie qui était embarquée à Brest, qu'il ne voulait plus de moi dans sa compagnie, qu'il allait de suite demander mon renvoi. Les grenadiers tous irrités de me voir disgracié et puni pour avoir voulu soutenir nos intérêts communs, sont allés, aussitôt après l'inspection, chez le sergent-major et lui ont dit qu'ils ne m'abandonneraient pas, qu'ils faisaient tous la demande de quitter la compagnie et en même temps ils ont remis leurs épaulettes de grenadiers au sergent-major qui se refusait à les recevoir. Le capitaine après son inspection est allé de suite trouver M. Husson, notre gros major, et lui a demandé mon renvoi de sa compagnie. Le major, qui était un homme plus juste que le capitaine, a voulu connaître le motif pour lequel il demandait mon renvoi. Le capitaine s'est plaint de ce que je lui avais fait remettre un écrit par lequel je lui faisais des menaces et des insultes. Le major a exigé qu'il lui montre cet écrit et après en avoir pris connaissance, il a remarqué qu'il était signé de tous les grenadiers de la compagnie, qu'il n'y avait ni insulte, ni menace, que les grenadiers ne réclamaient rien qui ne soit très juste ; il a dit au capitaine que s'il avait été informé de cela il y a longtemps qu'il aurait fait rendre justice aux grenadiers, qu'ils avaient raison de faire leurs réclamations et que s'il ne rendait pas justice sur-le-champ à ses subordonnés, il sévirait contre lui et il tiendrait la main à ce que de pareils abus ne se renouvellent pas ; il lui ordonnait de nous donner connaissance tous les mois des recettes et dépenses de notre masse de compagnie par un état qui serait mis à la disposition de tous les grenadiers ; il lui a témoigné son grand mécontentement, lui a ordonné les arrêts dans sa chambre jusqu'à nouvel ordre avec défense de paraître chez lui que lorsqu'il lui ferait dire.

Il y avait un caporal de la compagnie de planton chez le major dans un appartement voisin de sa chambre, d'où il a entendu la réception qui a été faite par le major au capitaine et, à son retour à la caserne, il s'est empressé de nous annoncer cette nouvelle qui nous a comblés de joie.

Son Excellence, le ministre de la guerre, a envoyé au régiment deux sabres et deux fusils d'honneur qui étaient destinés à deux sous-officiers et deux grenadiers du régiment. Les deux fusils étaient destinés aux nommés Gauché et Jacquin, grenadiers à la 4<sup>e</sup> compagnie, pour action d'état à Fuesen en l'an 1800. Mon camarade Gauché, étant plus ancien que moi, a reçu celui qui lui était destiné, et celui qui m'était destiné a été remis à un nommé Jacquin, grenadier à la 3<sup>e</sup> compagnie, qui n'était pas à l'affaire de Fuesen, mais il était de l'endroit du commandant du 3<sup>e</sup> bataillon qui était son protecteur et qui tenait à honneur d'avoir un fusil

d'honneur au grenadier de son bataillon. Malheureusement pour moi, je n'avais aucun protecteur. Les officiers qui s'étaient trouvés à l'affaire de Fuesen n'étaient plus au régiment, il n'y avait pas même un sous-officier, il n'y avait plus que 5 à 6 grenadiers qui s'étaient trouvés à cette affaire. Ils se seraient tous fait un plaisir de signer ma réclamation, mais n'ayant aucun officier, pas même un sous-officier pour l'appuyer, ayant un chef de bataillon contre moi, le capitaine de la compagnie qui aurait dû soutenir mes intérêts, me voyait avec indifférence depuis la réclamation que j'avais faite il y avait peu de temps, j'ai vu avec peine qu'il était inutile pour moi de réclamer la justice et il a fallu me résigner au silence. Depuis cette époque, j'ai été entièrement dégoûté du service, plusieurs fois j'ai refusé l'avancement, j'ai cherché toutes les occasions de quitter le régiment ou de me faire réformer, mais je n'ai pas pu y réussir. Je ne suis pas le seul qui a été indigné de l'injustice que l'on m'a faite, cela a beaucoup découragé mes camarades, surtout les anciens militaires.

1805

21 mai

Le sergent-major de la compagnie m'a prévenu que le major m'avait fait nommer caporal à la 31<sup>e</sup> compagnie du régiment. J'ai dit au sergent-major que je ne voulais pas absolument accepter, que j'avais déjà refusé plusieurs fois et que je ne quitterai pas la compagnie. Le sergent-major ayant rendu compte de mon refus, le major s'est fâché et a dit que si je n'acceptais pas, il me ferait mettre à la salle de police. Le major a envoyé le capitaine de grenadiers du 3<sup>e</sup> bataillon pour m'engager à accepter ; il me promettait qu'avant 15 jours je serais rentré aux grenadiers. Je me suis enfin décidé et ce qui m'avait été promis m'a été tenu.

1<sup>er</sup> Septembre

Nous avons été détachés à Quiberon.

27 Septembre

Nous sommes revenus à Vannes pour observer une division de bâtiments anglais qui étaient mouillés aux environs de Belle-Isle-en-Mer.

## **CHAPITRE IV** **En Hollande – Le Mont-Cenis – Turin**

1<sup>er</sup> Octobre

Nous avons reçu l'ordre de nous mettre en marche pour la Hollande, l'on a complété la compagnie à 125 hommes et nous sommes allés à Rennes pour nous rassembler en bataillon de grenadiers réunis. L'on a fait débarquer tous les grenadiers de la division qui étaient embarqués à Brest, on les a mis au grand complet et on les a dirigés sur Rennes, en Bretagne, pour se réunir à nous ; l'on nous a organisés en trois bataillons ; nous avons formé un camp volant, commandé par le général Boyer et aussitôt nous nous sommes mis en route pour la Hollande, marchant à grande journée, faisant 10 à 11 lieues par jour :

20 octobre Vitrey 10 lieues, 21 octobre Laval 10 lieues, 22 octobre Mayenne 7 lieues, 23 octobre Pré-en-Pail 10 lieues, 24 octobre Alençon 5 lieues, 25 octobre Mortagne 10 lieues, 26 octobre Verneuil 10 lieues, 27 octobre Conge 6 lieues, 28 octobre Evreux 5 lieues, 6 décembre Vernon 9 lieues, 7 décembre Gisord (Picardie) 8 lieues, 8 décembre Beauvais 8 lieues, 9 décembre Breteuil 7 lieues, 10 décembre Montdidier 6 lieues, 11 décembre Roye 5 lieues, 12 décembre Péronne 10 lieues, 13 décembre Cambrai-Bouchain (Flandres) 10 lieues, 14 décembre Valenciennes 10 lieues, 15 décembre Monts (Braban) 10 lieues, 17 décembre Braine-le-Comte 6 lieues, 18 décembre Bruxelles 6 lieues, 19 décembre Malines 6 lieues, 20

Le journal de Jacquin, 37<sup>e</sup> de ligne  
Société d'Etudes Historiques Révolutionnaires et Impériales

décembre Anvers 6 lieues, 21 décembre Bréda 12 lieues, 22 décembre Boisleduc 11 lieues, 28 décembre Grave 6 lieues, 29 décembre Rousbeck près de Nimègue 4 lieues, 31 décembre Mock (nous y sommes restés une douzaine de jours) 2 lieues.

L'on nous a annoncé que la grande armée avait gagné la bataille d'Austerlitz. Cette nouvelle a arrêté l'armée de Prusse qui était en marche pour se porter sur les derrières de l'armée française et notre corps d'armée était destiné à faire face aux Prussiens et les attaquer dans leur marche.

1806

13 janvier

Le corps d'armée a reçu l'ordre de se mettre en marche pour rentrer en France ; et nous avons fait six lieues pour nous porter sur le bord de la Meuse qui se trouvait débordé.

14 janvier

Nous avons passé la Meuse à Grave. L'on a été obligé, à défaut de bateau, de nous transporter avec des voitures jusqu'à un quart d'heure de la place, parce qu'il y avait trois ou quatre pieds d'eau sur la chaussée où nous devons passer ; nous sommes montés une douzaine sur une des premières voitures et lorsque nous avons été au milieu de l'eau, le voiturier a perdu la chaussée ; nous avons renversé dans un fossé de la fortification qui avait 18 à 20 pieds de profondeur, malheureusement, je me suis trouvé du côté où la voiture a versé, tout le monde est tombé sur moi dans l'eau et j'ai reçu une forte contusion à la tête d'une crosse de fusil. Heureusement, personne n'a péri, mais nous avons eu grande peine à nous retirer, surtout moi qui était dessous ; les camarades qui étaient au bord se sont mis à l'eau pour venir nous aider ; si je n'avais pas eu de secours, je crois que j'y serais resté. Etant retirés, nous étions tremblants de froid, l'on nous a embarqués pour passer l'eau sur une barque ; en arrivant de l'autre côté, nous avons été nous chauffer quelques minutes en attendant que toute la compagnie soit passée ; ensuite nous nous sommes mis en marche et nous avons encore fait quatre lieues pour aller loger à Bouxen qui est un mauvais village où il n'y a pas de bois, les habitants ne brûlent que du gazon ; il n'y avait pas moyen de se chauffer, je me suis déshabillé pour me coucher dans la paille, j'ai tremblé de froid toute la nuit, le matin j'ai repris mes habits glacés pour m'habiller et nous nous sommes mis en route pour Tilbourg.

Nous avons appris que les compagnies qui sont passées après nous ont aussi eu le malheur de renverser et que plusieurs grenadiers et une femme ont été noyés.

14 janvier Bouxen 4 lieues, 15 janvier Tilbourg 4 lieues, 16 janvier Bréda 5 lieues, 17 janvier Vestevessel 6 lieues, 18 janvier Anvers 6 lieues, 20 janvier Malines 6 lieues, 21 janvier Bruxelles 6 lieues, 22 janvier Braine-le-Comte 6 lieues, 23 janvier Monts 6 lieues, 24 janvier Valenciennes 6 lieues, 26 janvier Cambrai 8 lieues, 27 janvier Baspomme 7 lieues, 28 janvier Saint-Albert 6 lieues, 29 janvier Amien 7 lieues, 1<sup>er</sup> février Bertheuil 7 lieues, 2 février Beauvais 6 lieues, 4 février Gisors 7 lieues, 5 février Vernon 7 lieues, 6 février Evreux 7 lieues, 8 février Conge 4 lieues, 9 février Verneuil 5 lieues, 10 février Mortagne 9 lieues, 11 février Lançon 9 lieues, 13 février Préhenpaille 7 lieues, 15 février Mayenne 10 lieues, 16 février Laval 10 lieues, 17 février Vitrey 9 lieues, 18 février Rennes 9 lieues, 22 février Plelan 8 lieues, 23 février Ploërmel 7 lieues, 24 février Elven 6 lieues, 25 février Vannes 4 lieues.

25 février

Le journal de Jacquin, 37<sup>e</sup> de ligne  
Société d'Etudes Historiques Révolutionnaires et Impériales

Nous sommes arrivés à Vannes où nous avons rejoint nos bataillons ; les compagnies du 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillon sont retournées à Brest pour embarquer avec leur bataillon ainsi que toutes les autres compagnies dont les bataillons étaient embarqués à Brest.

Nous avons appris que la division était partie de Brest et qu'elle avait rencontré l'escadre anglaise sur les côtes d'Espagne ; un combat terrible s'est engagé à Trafalgar. Les Anglais étaient favorisés par le vent et nous avons perdu presque tous nos vaisseaux, une partie se sont jetés à la côte, d'autres ont fait naufrage ; une partie de nos bataillons d'expédition ont péri ou ont été faits prisonniers par les Anglais.

10 avril

Le régiment a reçu l'ordre de partir de Vannes pour aller à Turin, ville capitale du Piémont, afin d'être plus à proximité de recevoir des recrues de la Provence ; l'on ne pouvait plus en faire parvenir aucun en Bretagne, ils désertaient tous en route parce qu'ils craignaient l'embarcation, les sous-officiers de recrutement chargés de conduire les détachements arrivaient à Vannes pour ainsi dire seuls. On habillait immédiatement le petit nombre qui parvenaient à destination pour les envoyer au premier bataillon embarqué à Brest.

Lorsque le régiment a reçu l'ordre de se mettre en marche, le colonel a débarqué avec l'état-major seulement et la musique ; les deux premiers bataillons sont restés embarqués.

L'effectif des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> bataillons était de 400 hommes y compris l'état-major, qui se sont mis en route.

Etant arrivés à Chambéry, nous y sommes restés un mois ; nous avons commencé d'y recevoir des recrues, ensuite nous sommes allés à Turin où le régiment a été bientôt de deux mille hommes, les recrues rejoignaient sans difficulté ; l'on s'est occupé de suite à les instruire.

Itinéraire de route :

14 avril Musillac 6 lieues, 15 avril La Rochebernard 5 lieues, 16 avril Savenay 9 lieues, 17 avril Nantes 8 lieues, 18 avril Anseny 8 lieues, 19 avril Ingran 8 lieues, 20 avril Angers 7 lieues, 23 avril Saint-Mathurin 5 lieues, 24 avril Saumur 6 lieues, 25 avril A la Chapelle-Blanche 6 lieues, 26 avril Langè 4 lieues, 28 avril Tours 5 lieues, 29 avril Cormery 6 lieues, 30 avril Loches 5 lieues, 2 mai Châtillon 5 lieues, 3 mai Buzancey 5 lieues, 4 mai Châteauroux 6 lieues, 6 mai Issoudun 6 lieues, 7 mai Bourges 7 lieues, 8 mai Baugis 7 lieues, 9 mai La Charité 7 lieues, 11 mai Nevers 8 lieues, 12 mai Saint-pierre-de-Moutier 6 lieues, 13 mai Moulins 8 lieues, 15 mai Varennes 5 lieues, 17 mai Lapalisse 5 lieues, 18 mai Lapacaudière 6 lieues, 20 mai Roanne 7 lieues, 21 mai Tarrare 9 lieues, 22 mai Lyon 10 lieues, 23 mai Bourgoin 11 lieues, 25 mai Pont-Beauvoisin 9 lieues, 26 mai Aux Echelles 4 lieues, 27 mai Chambéry 6 lieues, 22 juin Mont-Maillant 4 lieues, 23 juin Aiguebelle 5 lieues, 24 juin Lachambre 5 lieues, 26 juin Saint-Jean-de-Maurienne 6 lieues, 27 mai Modane 5 lieues, 28 juin Lanslebourg 7 lieues, 29 juin Suze 11 lieues, 1<sup>er</sup> juillet Vigliane 5 lieues, 2 juillet Turin (destination) 5 lieues.

Le 29 juin, nous avons monté le Mont-Cenis, au-dessus de la montagne il y avait encore beaucoup de neige et il faisait grand froid : il nous semblait être en hiver ; à mesure que nous descendions il nous semblait trouver un nouveau climat, nous avons commencé à trouver la verdure du printemps ; ensuite des fleurs, de manière qu'à mesure que nous descendions, nous avançons vers l'été ; lorsque nous avons été au bas de la montagne, à Suze, nous avons vu moissonner de l'orge ; les fruits commençaient à être mûrs.

Turin est une très belle et très florissante ville d'Italie, capitale du Piémont et la résidence des Souverains. Il y a un palais magnifique ; elle l'emporte presque sur toutes les villes d'Italie par la beauté de ses rues et de ses édifices et par les commodités et les agréments de la ville ; elle est dans une situation des plus charmantes, au confluent de la



Doria Riparia et du Pô, au pied des montagnes, dans une plaine très fertile ; il y a une forte citadelle qui a un puits remarquable ; par le moyen d'un double escalier sans degré, les chevaux peuvent descendre au fond y boire et remonter sans se rencontrer ; elle est à 25 lieues de Gênes, 112 de Rome et 160 de Paris.

Les cadres des deux premiers bataillons du régiment qui étaient embarqués à Brest, sont arrivés à Turin pour rejoindre le régiment, mais ils n'étaient pas nombreux, il y avait un petit nombre d'officiers, les sergents-majors et quelques sous-officiers.

27 août

Le régiment a passé la revue de M. le général Menoux et on l'a réduit à trois bataillons ; l'on a amalgamé le 4<sup>e</sup> dans les trois premiers.

18 novembre

L'on a complété les deux premiers bataillons avec le 3<sup>e</sup> et on les a mis sur le pied de guerre pour aller à la grande armée.

J'étais du 3<sup>e</sup> bataillon, je n'avais pas été compris pour compléter les deux premières compagnies de grenadiers. A la veille du départ des deux bataillons, un jeune caporal des grenadiers du second, qui, sans doute, craignait de partir pour l'armée, a feint d'être malade et a obtenu un billet d'hôpital ; ensuite j'ai reçu l'ordre de passer des grenadiers du 3<sup>e</sup> dans ceux du second pour remplacer ce caporal. Nos bataillons n'ont pas été sitôt partis de Turin qu'il est sorti de l'hôpital et il m'a remplacé au 3<sup>e</sup>.

J'ai subi son sort et il a subi le mien, comme on le verra par la suite.

## CHAPITRE V La Grande Armée – En Poméranie Suédoise

21 novembre

Nos deux bataillons sont partis pour la grande armée.

### Itinéraire de route :

21 novembre 9 milles, 22 novembre 15 milles, 23 novembre Verceil (Sésia. Séparation du Piémont à l'Italie) 7 milles, 24 novembre Novare 7 milles, 25 novembre Vivano 15 milles, 26 novembre Pavie (Tézone) 20 milles, 28 novembre Lodi 20 milles, 29 novembre Crémo et Harsoni 22 milles, 30 novembre Brescia 20 milles, 1807 départ pour Bergame, 11 février Colombe 14 milles, 12 février Bergame 18 milles, 13 avril Parassol 16 milles, 14 avril Brescia 15 milles, 15 avril Size 15 milles, 16 avril Pestière 18 milles, 17 avril Daucé 13 milles, 18 avril Halla 13 milles, 19 avril Rovreda 9 milles, 20 avril Trente (Tyrol) 15 milles, 21 avril Saint-Bequiart 10 milles, Nemark et Bouxen 17 milles, 23 avril Comer 7 lieues, 24 avril Hauterchick 4 lieues, 25 avril Sterchick 7 lieues, 26 avril Stenack 7 lieues, 27 avril Insbruck 7 lieues, 28 avril Schelefen 6 lieues, 29 avril Midewald 6 lieues, 30 avril Badenkerich 5 lieues, 1<sup>er</sup> mai Morno 4 lieues, 2 mai Veilhem 5 lieues, 3 mai Langsberg 9 lieues, 4 mai Augsbourg 10 lieues, 5 mai Vertinguen 7 lieues, 6 mai Tichenguen 10 lieues, 7 mai Nerlingue et Tingelsping 14 lieues, 7 mai Faetvann 4 lieues, 9 mai Auterbourg 7 lieues, 10 mai Aufmahn 6 lieues, 11 mai Aupenem 5 lieues, 11 mai Schourchkalt 4 lieues, 12 mai Schwinfour 9 lieues, 13 mai Neuchetat (Vesbourg) 9 lieues, 13 mai Melerschetatt 14 lieues, 14 mai Menum (Saxe), 14 mai Schemakalt (Hessois) 13 lieues, 15 mai Dambach (Saxe), 15 mai Gotha 9 lieues, 16 mai Langsalza 5 lieues, 17 mai Andreachausen 10 lieues, 17 mai Northausen 5 lieues, 18 mai Hasenfeld (au duc de Brunswick) 6 lieues, 19 mai Blankenbourg 4 lieues, 19 mai Alberschetat 4 lieues, 20 mai Heglen 6 lieues, 21 mai Magdebourg (Elbe) 6 lieues, 22 mai Barleben 2 lieues, 1<sup>er</sup> juin Volmerschetatt, 2 juin Langueringue 10 lieues, 3 juin Sandau 7

Le journal de Jacquin, 37<sup>e</sup> de ligne  
Société d'Etudes Historiques Révolutionnaires et Impériales

lieues, 3 juin Hafenberg 1 lieue, 4 juin Kyerche 5 lieues, 5 juin Mierro 6 lieues, 6 juin Neustréltz-Mecklenbourg 6 lieues, 7 juin Neubrandebourg 6 lieues, 8 juin Trepto Onder Tolenzo 4 lieues, 9 juillet Steafmahausen 6 lieues, 10 juillet Malkim 2 lieues, 11 juillet Gustrin 12 lieues, 12 juillet Rebenisse 6 lieues, 14 juillet Straslund 12 lieues.

14 juillet

Nous avons attaqué les Suédois à Rebenitz ; nous avons forcé le passage du pont et nous les avons poursuivis le même jour jusque dans les environs de Stralsund.

6 août

L'on a fait une attaque générale et nous sommes parvenus à les forcer de rentrer dans la ville. L'on a commencé les tranchées et l'on a construit des redoutes ; il y avait la moitié du monde qui travaillait jour et nuit et l'autre moitié était sous les armes. La canonnade des avancées et des remparts faisait un feu des plus terribles jour et nuit ; l'on a travaillé avec la plus grande activité jusqu'au 20 août, date où les redoutes ont été terminées ; une grande partie de nos pièces de siège était déjà placée et l'on était prêt à commencer le bombardement dans la nuit ; le feu devait commencer dans toutes nos batteries à la fois.

20 août

Vers les 6 heures du soir, notre compagnie de grenadiers était de service à l'avancée de la redoute N° 2 pour protéger nos travailleurs ; nous avons été bien surpris de voir que le feu de l'ennemi s'était ralenti tout à coup ; nous sommes sortis de nos retranchements et nous nous sommes portés en avant sur le bord de l'eau qui entoure la ville ; nous avons vu qu'il n'y avait plus de canonnières à leurs pièces ; les meilleurs nageurs de la compagnie se sont mis à l'eau pour aller de l'autre côté, au pied du rempart, chercher une barque qu'il y avait et ils sont parvenus à l'amener à notre rivage ; aussitôt nous y sommes entrés une cinquantaine et avons passé de l'autre côté ; ensuite l'on a été chercher le restant de la compagnie et nous nous sommes avancés par sections, à une certaine distance l'une de l'autre, jusqu'à la place sans trouver aucune résistance ; toutes les portes des maisons étaient fermées, l'on ne voyait pas un seul habitant ; la deuxième section est restée à la place et la première s'est avancée jusqu'au port qui était encombré d'équipages de toute espèce que l'on embarquait, nous avons aussitôt commencé à faire feu et les bâtiments qui étaient à charger ont pris le large pour gagner l'île de Ruguen.

La compagnie de voltigeurs de notre bataillon qui avait suivi notre mouvement est arrivée à 8 heures nous rejoindre au port et a aussitôt commencé à tirailler avec nous sur leurs bâtiments ; il y a deux canonnières qui se sont avancées pour protéger les bâtiments de transport qui étaient encore dans le port, et en même temps elles ont fait tout leur possible pour faire sauter un parc considérable d'artillerie et de munitions qu'ils n'ont pas eu le temps d'embarquer ; ils nous ont envoyé des boulets et des obus jusqu'à 10 heures du soir.

Tout le port est resté encombré de bagages ; il y avait beaucoup de caisses d'armes ; il y avait même plusieurs caisses d'argent qui sont aussi restées en notre pouvoir.

La compagnie a soutenu la fusillade pendant deux heures avant qu'il ne nous soit arrivé du renfort des voltigeurs.

L'on a trouvé sur les remparts et dans le port plus de six cents bouches à feu et une quantité immense de munitions de toute sorte.

Stralsund est une très forte et riche ville dans la Poméranie suédoise, elle est située sur la mer Baltique, où elle a un havre vis-à-vis de l'île de Ruguen, à 6 lieues de Greisswald et 28 lieues de Stettin.

24 août

Le journal de Jacquin, 37<sup>e</sup> de ligne  
Société d'Etudes Historiques Révolutionnaires et Impériales

L'on a passé dans une petite île qui domine la ville ; on a fait sauter le fort et l'on y a fait 600 prisonniers.

8 septembre

Nous sommes passés dans l'île de Ruguen, où les Suédois ont capitulé et ont embarqué pour la Suède.

10 septembre

L'on a levé le camp pour prendre des cantonnements, à Rebenitz (12 lieues), le 11 à Rostock (6 lieues), le 14 à Treplin (6 lieues).

3 octobre

Nous avons reçu l'ordre de retourner dans la Poméranie suédoise. Rostock (6 lieues), Zulle (8 lieues), Grimm (6 lieues), Greissvald (5 lieues).

24 décembre

Il a été découvert une conspiration tramée par les principaux habitants de la Poméranie suédoise, qui avaient fait le complot d'égorger toutes les troupes françaises qui se trouvaient dans ce pays. Toutes les mesures étaient prises. C'était la veille de Noël à l'heure de minuit que l'on devait exécuter le projet qui était de nous massacrer dans nos logements ; heureusement pour nous que deux officiers suédois ont eu horreur d'un semblable massacre, ils sont allés trouver le général Molitor qui commandait la division et lui ont tout déclaré.

Le général, sur le champ, a envoyé des ordres en conséquence aux commandants des troupes cantonnées dans la Poméranie de se tenir prêts à marcher et sur leurs gardes ; l'on a de suite arrêté tous les notables du pays, dont une partie ont été conduits à Paris, bien escortés. J'ignore ce qu'ils sont devenus.

AN 1808

6 janvier

Nous sommes partis de Greissvald pour Stralsund.

13 janvier

L'on est passé dans l'île de Ruguen pour y prendre des cantonnements à Guintz et aux environs (6 lieues).

14 janvier

J'ai été détaché avec 25 grenadiers à Ferlwitz sur le bord de la mer, pour observer la côte de l'île et nous y sommes restés jusqu'au 3 mai, où nous sommes retournés à Stralsund.

Le 3<sup>e</sup> bataillon du régiment que nous avons laissé à Turin et que j'avais été obligé de quitter en remplacement d'un caporal de grenadiers, qui avait pris ma place au 3<sup>e</sup>, a reçu, peu de temps après notre départ, des recrues pour compléter le bataillon. Lorsqu'ils ont été instruits et habillés, le bataillon a reçu l'ordre de se mettre en marche pour aller en Espagne, où il est arrivé à peu près à la même époque où nous sommes arrivés devant Stralsund.

Nous avons appris la fâcheuse nouvelle qu'aussitôt arrivé en Espagne notre 3<sup>e</sup> bataillon avait été égorgé dans les logements et détruit entièrement par les Espagnols.

3 mai

Nos deux bataillons se sont réunis à Stralsund pour reformer le 3<sup>e</sup> qui a été détruit en Espagne ; l'on a tiercé les deux premiers pour le former, d'après la nouvelle organisation de

l'armée ; ensuite nous sommes retournés dans l'île de Ruguen où nous sommes restés jusqu'à la fin de juin.

1<sup>er</sup> juillet

La division a formé un camp devant Stralsund où nous sommes restés jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre. Nous avons alors reçu l'ordre de lever le camp pour nous mettre en marche et rentrer en France.

Avant de quitter Stralsund, l'on a fait sauter toutes les fortifications qui défendaient la ville.

Itinéraire de route :

1<sup>er</sup> novembre Greissvald 7 lieues, 2 novembre Anclam 8 lieues, 3 novembre Passevald 14 lieues, 4 novembre Princelau 6 lieues, 5 novembre Tréplin 9 lieues, 6 novembre Sedenich 5 lieues, 7 novembre Rainebourg 8 lieues, 9 novembre Naon 8 lieues, 10 novembre Brandebourg 8 lieues, 11 novembre Sézard 8 lieues, 12 novembre Mekre 8 lieues, 13 novembre Magdebourg 6 lieues, 15 novembre Altecheren 7 lieues, 16 novembre Alberchetatt 6 lieues, 17 novembre Blankenbourg 4 lieues, 18 novembre Hassenfeld 5 lieues, 19 novembre (séjour), 20 novembre Northausen 6 lieues, 22 novembre Andrechaussen 7 lieues, 22 novembre Eplum, 23 novembre Mulhausen 6 lieues, 24 novembre Esnach 8 lieues, 25 novembre (Essois) 12 lieues, 26 novembre Alsfeld (Armeshetatt) 10 lieues, 28 novembre Criebourg 7 lieues, 29 novembre Onguene 5 lieues, 30 novembre Friberg 4 lieues, 1<sup>er</sup> décembre Francfort 6 lieues, 4 décembre Mayence 8 lieues, 5 décembre Aupenem 4 lieues, 6 décembre Worms 6 lieues, 7 décembre Auberchem 4 lieues, 8 décembre Spire 4 lieues, 10 décembre Landau 6 lieues, 11 décembre Wissembourg 6 lieues, 12 décembre Ragnau 6 lieues, 13 décembre Strasbourg 6 lieues, 15 décembre Erscheten 5 lieues, 16 décembre Schelestat 16 lieues, 18 décembre Colmar 6 lieues, 19 décembre Sernée 7 lieues, 20 décembre Belfort 8 lieues, 22 décembre l'Île-sur-le-Doubs 6 lieues, 23 décembre Beaume-les-dames 6 lieues, 24 décembre Besançon 6 lieues (séjour), 26 décembre Quingé 5 lieues, 27 décembre Salin 5 lieues, 28 décembre Poligny 5 lieues, 29 décembre Lons-le-Saunier 5 lieues (séjour), 31 décembre Saint-Amour 6 lieues, 1809 1<sup>er</sup> janvier Bourg-en-Bresse 6 lieues, 2 janvier Mâcon 7 lieues, 3 janvier Tournus 7 lieues, 17 janvier Chalon-sur-Saône 6 lieues.

## CHAPITRE VI Un congé bien mérité

En arrivant à Strasbourg, j'ai obtenu une permission pour passer au pays dans l'intention de voir mes parents, à condition que je rejoindrai le régiment le 29 décembre, à Lons-le-Saunier.

En conséquence, je suis parti en avant depuis Strasbourg. Lorsque je suis arrivé à Montbéliard, il est tombé près de deux pieds de neige pendant la nuit : le 17 au matin je me trouvais dans l'impossibilité de continuer ma route du côté de la montagne, où je présumais bien que je trouverais encore de la neige davantage : après avoir fait à peu près une demi-lieue, j'étais tellement fatigué que je n'en pouvais plus. Je suis entré chez un anabaptiste pour me reposer un moment en attendant qu'il passe quelqu'un pour ouvrir le chemin ; après y être resté quelques heures, il n'y passait toujours personne ; j'étais décidé à rétrograder sur Belfort pour y attendre le régiment ; mais ces braves gens m'ont tant encouragé d'aller voir mes parents que je me suis enfin décidé. Il m'a offert d'envoyer son domestique et un cheval avec moi jusqu'au Pont de Roide. C'était un dimanche, j'ai cependant trouvé le chemin un peu fait pour aller du côté de Saint-Hypolite, où je ne suis arrivé qu'un peu tard le soir. Le lendemain matin, il m'a fallu monter la côte pour aller du côté de Meiche, où j'ai trouvé la neige encore davantage. Cependant, à force de courage et de peine, je suis parvenu à Meiche ; j'ai trouvé

un teinturier qui demeurait au Nolcerneux et qui connaissait parfaitement tous mes parents ; il a été charmé de m'avoir rencontré ; nous espérions arriver le soir à la Chénalotte, mais ce nous fut impossible car il faisait nuit lorsque nous sommes arrivés au Russey et l'on ne connaissait plus de chemin ; il a fallu se décider d'y coucher.

Le 20, je suis enfin parvenu à la Chénalotte étant toujours accompagné de cet homme ; nous sommes entrés chez mes parents, pensant bien qu'ils ne me reconnoitraient pas depuis onze ans qu'ils ne m'avaient pas vu.

En entrant, j'ai demandé s'il ne serait pas possible de rester un jour et deux chez eux pour me reposer de mes fatigues, en attendant que les chemins se fassent pour continuer ma route ! Ma bonne mère de suite m'a dit que oui ! qu'elle avait aussi un fils à l'armée, que s'il se trouvait de même, elle serait bien aise qu'on le reçoive.

Comme il faisait très froid, après l'invitation de ma mère, nous nous sommes approchés du poêle pour nous chauffer ; ma mère nous a dit qu'elle allait nous apprêter quelque chose pour déjeuner, en même temps elle est allée à la cuisine, ensuite à la grange trouver mon père et mes frères pour leur dire qu'il venait d'arriver un soldat qui paraissait avoir beaucoup souffert, qu'il était déjà bien âgé, qu'il avait demandé à se reposer quelques jours à la maison, en attendant qu'il puisse continuer sa route et qu'elle lui avait dit qu'il pouvait rester.

Voyant que ma mère ne rentrait pas dans la chambre, je me suis imaginé que, peut-être, elle m'avait reconnu et que je lui avais fait de la peine de ne m'être pas fait connaître en entrant.

Je suis donc allé à la cuisine, où j'ai trouvé ma mère et je lui ai demandé si elle ne me reconnoissait pas.

Après m'avoir bien regardé fixement, elle a jeté un grand cri en me sautant au cou, ce qui a mis l'alarme dans toute la maison, tout le monde est accouru dans la minute et l'on s'est empressé de séparer ma mère de moi en lui disant : «Lâchez ce soldat, qu'est-ce que vous faites ? » Ma mère ne pouvait parler ! Mon père disait que je ne pouvais pas être son fils, mes frères disaient de même que je n'étais pas leur frère, que je ne lui ressemblais pas, que s'ils le revoyaient ils le reconnoitraient bien, que d'ailleurs il était beaucoup plus jeune et plus grand ; ils venaient d'en recevoir une lettre, il était à 400 lieues du pays et ils ne croyaient pas que jamais ils auraient le bonheur de le revoir au pays.

Je leur ai dit : Ne croyez pas que je vous trompe, pour vous prouver la vérité, voici la dernière lettre que vous m'avez écrite, je l'ai reçue à Mayence (je l'ai sortie de ma poche et l'ai présentée). En la voyant, ils ont tous reconnu l'écriture et ils se sont mis à pleurer, en disant qu'ils ne pouvaient rien comprendre à tout cela et en me demandant par quel hasard j'avais cette lettre, que j'étais sans doute venu pour leur annoncer quelque fâcheuse nouvelle, peut-être la mort de leur enfant, mais quoi qu'il en soit, ils me priaient de leur dire la vérité.

Je leur ai dit de se tranquilliser, que cette lettre était bien à mon adresse et que pour les ôter d'inquiétude et de doute, j'aurais moi-même de la peine à reconnoître mes frères et sœurs qui étaient jeunes et bien petits lorsque je suis parti et à présent ils sont sans doute plus grands que moi, mais je me souviens bien de leurs noms ! Je les ai tous nommés l'un après l'autre, ainsi que tous nos parents ; tout le monde a redoublé de pleurs.

Je me suis trouvé le cœur ému de voir une pareille scène, je leur ai dit de calmer leurs pleurs, que je ne croyais pas être venu à la maison pour apporter une telle tristesse, que je ne pouvais plus y tenir et je les priais de me rendre mon sac car je voulais continuer ma route ; ils se sont tous empressés de m'embrasser en disant que s'ils pleuraient, c'était de la joie qu'ils avaient de me revoir ; tout le monde avait le cœur gros, personne ne pouvait plus parler.

J'ai été fêté pendant les cinq jours que je suis resté à la maison, ensuite j'ai continué ma route pour rejoindre le régiment à Lons-le-Saunier comme le portait ma permission.

Ce dernier départ m'a été bien plus sensible que le premier ; nous allions en Espagne, je pensais dire adieu pour toujours à mes parents et au pays. En désertant j'aurais mis mes parents dans la peine aussi bien que moi, j'ai préféré subir mon sort afin qu'il n'y ait que moi seul de victime.

**CHAPITRE VII**  
**Campagne de Bavière et de Souabe**  
**Batailles d'Essling et de Wagram**

Notre corps d'armée était en marche pour l'Espagne et nous avons reçu contre-ordre du côté de Lyon ; nous avons eu l'ordre de cantonner dans le Lyonnais et dans la Bourgogne pour nous reposer de nos fatigues.

Le régiment a eu pour ses cantonnements Mâcon, Tournus et Chalon, où nous sommes restés jusqu'au 1<sup>er</sup> mars 1809.

L'Autriche, sans aucune déclaration de guerre, a fait entrer son armée en Bavière et se dirigeait sur nos frontières ; nous avons reçu l'ordre de partir de nos cantonnements et de marcher à grande journée sur le Rhin, que nous avons passé à Bâle, en Suisse ; nous avons traversé le Briscau, la Forêt Noire et nous sommes avancés jusque dans les environs d'Ulm, où nous avons attendu des renforts pour attaquer l'ennemi.

Itinéraire de route :

1<sup>er</sup> mars Verdun 5 lieues, 2 mars Soeure 5 lieues, 3 mars Saint-Jean-de-Laune, 3 mars Auxonne 8 lieues, 4 mars Vitreux 8 lieues, 5 mars Besançon 7 lieues, 6 mars Beaume-les-Dames 6 lieues, 7 mars Lille-sur-le-Doubs 6 lieues, 8 mars Belfort 6 lieues, 9 mars Alkerich 7 lieues, 10 mars Huningue 6 lieues, 11 mars Mulem 7 lieus, 12 mars Fribourg 6 lieues, 13 mars Neuchetatt 7 lieues, 12 mars Donachine 7 lieues, 15 mars Toutelhinguen 6 lieues, 16 mars Mesquerich 6 lieues, 17 mars Niedelinguen 8 lieues, 18 mars Egnen 6 lieues, 19 mars Ulm 6 lieues, resté 15 jours en attendant l'armée, 5 avril Illeregen 6 lieues, 11 avril Kirchem 18 lieues, 18 avril Taulme 7 lieues, 19 avril Augsbourg 7 lieues, 20 avril Paphenhausen 14 lieues, 21 avril Landsoultz 7 lieues.

Le 21 avril, nous sommes parvenus à rencontrer les Autrichiens à Landsoultz ; nous avons eu un combat opiniâtre, mais ils ont été forcés de céder et de nous abandonner une partie de leur artillerie, un grand équipage de pont et plus de deux cents chariots chargés de vivres, une grande quantité de caissons chargés de munitions et plus de douze cents prisonniers.

Notre corps d'armée était commandé par l'empereur en personne. Après l'affaire de Landsoultz, la division de cuirassiers et une partie du corps d'armée se sont dirigés sur Ratisbonne où il y eut une forte affaire.

Notre division était commandée par le général Molitor et accompagnée de plusieurs régiments de troupes alliées ; nous avons poursuivi l'ennemi jusqu'à Neumarck, où nous nous sommes battus la journée du 22, mais l'ennemi avait des forces bien supérieures aux nôtres et occupait de bonnes positions qui lui étaient avantageuses ; malgré tous nos efforts, nous avons été obligés de nous retirer de quelques lieues pour prendre des positions.

27 avril

Il nous est arrivé du renfort et nous avons marché en avant. Les Autrichiens ont été obligés d'abandonner leurs positions et nous avons avancé jusqu'à Müldorff : nous avons fait 15 lieues.

28 avril

Burghausen (6 lieues).

29 avril

L'on a travaillé à établir un pont pour passer L'Inn.

30 avril

L'on est arrivé à Brano (17 lieues), nous avons fait 600 prisonniers.

1<sup>er</sup> mai

L'on a marché en avant.

2 mai

Nous nous sommes avancés jusqu'à Velche où nous avons passé le pont dès qu'il a été établi et aussitôt nous avons entendu le canon sur notre gauche, où l'on apercevait une forte fumée.

L'Empereur, après avoir regardé sa carte, a donné l'ordre à notre colonel de se diriger sur ce point avec son régiment ; aussitôt nous nous sommes mis en marche forcée, mais nous sommes arrivés trop tard ; l'ennemi avait fait une feinte de se retirer pour laisser entrer les Français dans la ville d'Ebersberg et dès qu'ils ont été entrés, il a renforcé sur la ville et y a mis le feu ; nous avons eu plus de trois mille hommes de brûlés ; les blessés autrichiens, au nombre de trois mille, étaient dans un château qui servait d'hôpital : ils ont subi le même sort que les Français. On ne pouvait voir de plus affreux spectacle que celui de ces cadavres brûlés.

L'on a rapporté que le feu avait pris comme un éclair ; il paraît que l'on avait préparé de la paille dans les rues avec de la poudre par-dessous et dès que les Français furent entrés, on y a mis le feu.

L'on a fait faire un détour à la colonne afin de ne pas la faire passer en ville, pour ne pas voir une chose si affreuse.

4 mai

L'on a travaillé à construire un pont.

6 mai

Nous avons passé la revue de l'empereur, ensuite nous avons fait 19 lieues sans nous arrêter.

8 mai

Nous avons été prendre position à 7 lieues de Vienne et le 10 à 3 lieues.

11 mai

Nous avons cerné la ville. L'ennemi, dans la crainte de la faire brûler, l'a évacuée en passant le Danube.

18 mai

L'on est entré dans Vienne.

21 mai

Notre corps d'armée fort de 45 mille hommes, était parvenu à passer le Danube à deux lieues au-dessous de Vienne, sur un pont de bateaux qui a été aussitôt détruit et emmené par le courant du fleuve ; les Autrichiens avaient préparé plusieurs gros bateaux chargés de pierres

et des moulins sur bateaux qu'ils ont détaché au gré des eaux et ont réussi à détruire notre pont en l'entraînant dans le courant du Danube.

Notre position a été des plus critiques ; il n'y avait pas d'espoir pour nous de recevoir du renfort, ni de battre en retraite ; il nous a fallu lutter contre 160 mille hommes pendant deux jours et sans vivres ; nous leur avons livré bataille à Essling, à Aspern et à Egersdorf, mais nous avons été obligés de céder devant la force et de nous retirer dans un bois au bord du Danube, où nous nous sommes défendus jusqu'à ce que l'on ait rétabli le pont ; nous avons eu douze mille hommes blessés mortellement que l'on n'a pas pu secourir, ils sont restés au pouvoir de l'ennemi. Nos pertes ont été de 18 à 20 mille hommes, tant tués que blessés.

Le troisième jour, l'on est parvenu à établir un pont que nous avons passé pour entrer dans une île que forme le Danube (Ile Lobau) ; nous l'avons enlevé de suite pour nous retrancher dans cette île, où nous sommes restés jusqu'au 5 juillet.

Le régiment a perdu considérablement de monde ; de 2. 400 hommes il a été réduit à 1. 200 ; nous avons reçu un bataillon de tirailleurs de la Garde qui a été amalgamé dans nos trois bataillons.

L'armée d'Italie, commandée par le prince Eugène, étant parvenue à faire jonction avec l'armée d'Allemagne, nos forces étaient réunies ; l'on a fait préparer plusieurs équipages de pont et le 5 juillet on a placé des ponts sur différents points ; aussitôt l'armée s'est mise en mouvement pour passer le Danube ; dans la nuit du 5 au 6, malgré la résistance opiniâtre de l'ennemi qui était retranché et fort de ses positions, l'armée est parvenue à passer sur la rive gauche du Danube.

« Il a été fait défense par l'ordre du jour à aucun soldat de quitter son rang sous prétexte de secourir un blessé » ; l'on était obligé de les laisser sur le champ de bataille ; il y avait des bataillons d'infirmiers pour suivre les mouvements de l'armée et secourir les blessés ; l'on a remarqué que ces infirmiers étaient en partie tous très mauvais sujets, la plupart ne s'occupaient qu'à dépouiller les morts et même les blessés à qui ils prenaient leur argent s'ils en avaient ; les pauvres blessés n'étaient pas beaucoup mieux traités à l'ambulance et dans les hôpitaux l'on a vu souvent des chirurgiens ouvrir la veine à des blessés qui étaient pour être amputés, ou d'autres étant amputés et transportés dans les hôpitaux mouraient presque tous aussitôt qu'ils croyaient être guéris ; aussi il n'en est pas beaucoup rentré en France de militaires estropiés ou avec un membre de moins ; il paraît que notre empereur Napoléon avait adopté les principes de l'empereur d'Autriche : aussitôt qu'un soldat autrichien avait une blessure grave pour être estropié, on le faisait mourir, aussi, en Autriche, l'on ne voit aucun ancien militaire avec un membre de moins : C'est le moyen économique pour ne pas donner de retraite.

6 juillet

A trois heures du matin la canonnade faisait déjà un fracas terrible ; elle a continué toute la journée ; les Autrichiens avaient retranchement sur retranchement, garnis de pièces de canon ; nous avons voulu plusieurs fois les enlever sans aucun succès. Voyant que l'on n'y pouvait rien, notre centre et la gauche ont fait une feinte de battre en retraite, en laissant quelques bataillons dans la plaine ; en même temps que la gauche battait en retraite, une partie de nos troupes s'étaient portées en masse sur la droite ; les Autrichiens voyant que les Français se retiraient du côté du pont, sont sortis en masse de leurs retranchements pour les poursuivre dans la plaine et se sont avancés à très peu de distance de notre pont. Les habitants de Vienne qui observaient les deux armées criaient déjà victoire ; ils croyaient les Français en déroute, mais sur les trois heures de l'après-midi, tout a bien changé de face : notre droite qui était avancée a foncé sur leurs retranchements que l'on a enlevés et ceux qui s'étaient avancés dans la plaine ont été pris entre deux feux ; 27 mille hommes ont été obligés de mettre bas les



armes et se rendre prisonniers plus de 60 pièces de canon sont restées en notre pouvoir et 12 drapeaux. Leur armée s'est décidée finalement à la retraite.

La plaine de Wagram, qui a près de six lieues d'étendue, était couverte de tués et de blessés dont on a évalué le nombre à 80 mille hommes, tant Autrichiens que Français ; il y a eu treize cents pièces de canon à faire feu dans la journée ; l'on avait jamais vu bataille aussi sanglante.

7 juillet

L'on a continué à poursuivre l'ennemi qui se dirigeait sur Zenaim ; il mettait le feu à tous les villages qui étaient sur la route et sur les côtés à la distance d'une lieue, pour couvrir sa retraite ; il y a eu tous les jours de petits combats jusqu'à Zenaim où l'on nous a annoncé une suspension d'armes.

11 juillet

La division a pris position et a formé un camp sur les hauteurs de Jaspitz, à trois lieues en avant de Zenaim.

## **CHAPITRE VIII** **Ennuis – Désappointements**

5 août

Après la bataille de Wagram, j'étais resté malade à l'hôpital à Vienne ; lorsque j'ai été un peu rétabli, j'ai demandé à rejoindre le régiment, je me croyais en état de supporter la fatigue de la route. Je suis parti de Vienne avec un détachement de cent hommes des différents régiments qui composaient le corps d'armée, nous avons 25 lieues à faire de Vienne à Zenaim sans trouver de village sur la route ni sur les côtés à une lieue, les Autrichiens les avaient brûlés pour couvrir leur retraite et arrêter la marche de nos troupes.

Le premier jour de marche, nous avons été loger tous ensemble dans un château à 5 lieues de Vienne ; le 2<sup>e</sup> jour, je me suis trouvé tellement fatigué qu'il m'a été impossible de suivre ce détachement et j'ai été forcé de rester en arrière. J'ai eu le bonheur de trouver une voiture qui venait de Vienne, laquelle n'était pas chargée et qui allait du côté de Zenaim ; à force de supplier le voiturier, il m'a laissé monter sur sa voiture. Les plaines étaient encore couvertes de cadavres et de chevaux qui infectaient ; j'étais obligé d'avoir continuellement mon mouchoir sous le nez pour respirer.

Sur le soir, à 5 lieues de Zenaim, le voiturier m'a dit qu'il allait quitter la route pour se rendre dans son village à trois ou quatre lieues sur la droite ; la nuit approchait et je n'avais pas d'espoir de rencontrer de village avant d'arriver à Zenaim ; il m'a proposé de me conduire dans un village à deux lieues sur la droite de la route ; de ce village, je n'aurais plus que trois lieues à faire pour me rendre à Zenaim le lendemain ; je lui ai dit qu'il me rendait service.

Vers les neuf à dix heures du soir nous sommes arrivés à ce village dont j'ignore le nom, je suis descendu de la voiture parce que le voiturier allait plus loin et j'ai été chez le bourgmestre (maire) pour le prier de me donner un billet de logement, mais j'ai été bien mal reçu ; l'on m'a mis à la porte en me traitant de canaille et de brigand, etc... ; je me suis aperçu que j'avais fait une sottise d'avoir quitté la route ; mais où aller ? J'étais fatigué, il faisait nuit, il fallait prendre des chemins de traverse pour gagner la route, sans savoir à qui les demander ; je me suis assis devant la porte et l'on a commencé à me jeter des pierres avec une rapidité effroyable ; j'ai cru être à ma dernière heure, que j'allais être lapidé, qu'il fallait mourir sans avoir secours de personne, ni oser me défendre ; il n'y avait aucun Français dans le village ; par un bonheur inconcevable, aucune ne m'a frappé.

Enfin, au bout de quelque temps, l'on m'a apporté une espèce de billet de logement, sans doute pour m'envoyer au bout du village afin que je ne sois pas assassiné à sa porte ;

étant arrivé à la dernière maison, je suis entré, je n'ai trouvé qu'une pauvre femme qui a commencé à me faire le récit de ses malheurs, que tout le village avait été pillé et brûlé en partie par les Français, qu'on lui avait pris tout ce qu'elle possédait.

D'après le récit de cette femme, je n'ai pas été surpris si j'avais été reçu de la sorte ; j'ai aussi commencé à lui faire un récit de mes malheurs pour exciter sa compassion, en lui disant que l'on m'avait forcé à quitter mes père et mère pour être soldat, que je l'étais bien malgré moi, que j'étais tout malade venant de l'hôpital de Vienne, que j'étais bien fâché des malheurs qu'ils avaient éprouvés, qu'il ne fallait pas m'en vouloir que je n'en étais pas l'auteur, etc...

Je me suis couché sur le plancher n'en pouvant plus de fatigue ; je n'ai pas été sitôt couché qu'il est entré dans la chambre 7 à 8 hommes. Apparemment leur habitation était brûlée ; ils venaient pour se réfugier dans cette maison pendant la nuit ; dès qu'ils m'ont aperçu dans le coin de la chambre, ils se sont approchés de moi en me frappant à grand coup de pied en me traitant de brigand, voleur de français, etc... Ils ont pris mon fusil et ils ont regardé s'il était chargé en disant qu'il fallait me tuer. Heureusement pour moi que la femme de la maison s'est trouvée présente et a de suite demandé grâce pour moi afin que l'on me laisse et ce n'est qu'à sa considération et à ses prières qu'ils m'ont laissé la vie.

Ils se sont enfin tous couchés sur le plancher à côté de moi ; malgré que j'étais bien fatigué, je n'ai pas pensé à dormir de la nuit.

Aussitôt que j'ai vu paraître le jour, tous ces hommes dormaient, je me suis levé bien doucement, j'ai pris mon fusil et je suis sorti. Heureusement j'ai trouvé une pauvre femme qui est venue me conduire hors du village et m'a bien indiqué le chemin que je devais prendre pour me rendre à Zenaim ; je ne pouvais assez témoigner ma reconnaissance à cette femme, car je puis dire que c'est elle qui m'a sauvé la vie.

8 août

Je suis enfin arrivé de bonne heure à Zenaim et le lendemain j'ai été rejoindre la compagnie au camp de Jaspitz, à trois lieues de Zenaim.

L'Empereur a accordé 40 décorations de la Légion d'honneur pour le régiment pour récompenser les militaires qui se sont le mieux distingués à l'affaire d'Essling et à la bataille de Wagram ; il s'en est rapporté aux chefs pour les distribuer à ceux qui s'étaient le plus particulièrement distingués. Il y en a à peu près la moitié qui ont été données à ceux qui les méritaient comme ceux désignés pour le plus ancien grenadier et voltigeur de chaque compagnie et un certain nombre aux plus anciens sous-officiers ; les autres devaient être données aux militaires qui s'étaient distingués par des actions d'éclat.

Nous avons eu à gémir de les voir donner aux plus vils et aux plus lâches du régiment. Les chefs supérieurs et les capitaines en ont donné à leurs brosseurs et décrotteurs ; d'autres qui étaient au petit dépôt travaillant de l'état de cordonnier l'ont eue également ; sauf les plus anciens sous-officiers, grenadiers ou voltigeurs. Ce sont les plus mauvais soldats qui les ont reçues, des hommes qui n'ont pas porté d'armes et qui n'ont pas vu l'ennemi de toute la campagne ; les officiers aussi ne sont pas oubliés, il y en a eu une pour un officier de chaque compagnie.

Voilà comme l'on récompensait les bons soldats, encore il ne fallait pas murmurer, il ne fallait rien dire.

De tels abus ont entièrement découragé les anciens militaires qui s'étaient toujours distingués par leur zèle et leur courage. Aussi, depuis, tous les anciens militaires étaient tellement dégoûtés du service qu'ils cherchaient tous à se retirer, à se faire réformer ; d'autres sont entrés dans la gendarmerie, ils étaient tous fatigués d'un service qui ne leur faisait espérer aucune récompense, l'avancement était donné aux flatteurs ou à des jeunes gens sans expérience.

Le journal de Jacquin, 37<sup>e</sup> de ligne  
Société d'Etudes Historiques Révolutionnaires et Impériales

Aussi l'on a vu depuis l'armée française dégénérer de valeur et de courage, parce que les jeunes conscrits n'étaient plus encouragés par les anciens qui étaient dégoûtés du service ; l'armée française, quoique nombreuse, a commencé à essuyer tous les revers. Il n'y avait plus que les régiments qui faisaient partie de l'ancienne garde où le découragement n'était pas parvenu parce qu'ils étaient mieux payés et récompensés que les autres corps de l'armée, mais la garde ne suffisait pas pour faire la guerre.

14 octobre

La paix a été signée à Schoenbrunn, à 9 heures du matin.

La division Molitor a pris ses cantonnements dans la Moravie, à Pulitz et dans les environs était le 37<sup>e</sup> régiment.

L'on a demandé 15 hommes pour la garde dans chaque régiment ; j'avais demandé d'y aller, mais mes chefs n'ont pas voulu, l'on me promettait toujours de l'avancement au régiment.

2 novembre

La division a reçu l'ordre d'évacuer la Moravie et le cercle de Zenaïm pour prendre nos cantonnements dans la Haute-Autriche, où nous sommes restés jusqu'au 16 décembre.

2 novembre Lukow 7 lieues, 3 novembre Frichen 5 lieues, 4 novembre Kateau 6 lieues, 9 novembre Volkenstein 2 lieues, 16 décembre Bourgstat, Nonersdorf, Rerauvisen.

Nous avons traversé plusieurs villages où la peste était ; il y avait certains villages où il ne restait presque plus personne. L'on a attribué cette maladie à la grande quantité de cadavres qui sont restés dans les plaines sans être enterrés, ce qui avait infecté l'air dans les environs.

16 décembre

La division a reçu l'ordre d'évacuer l'Autriche pour aller prendre des cantonnements dans le pays de Bayreuth. L'on nous a payé six mois de solde avec du papier d'Autriche que nous avons vendu à des Juifs avec trois quarts de perte.

16 décembre Horn et Altenbourg 4 lieues, 17 décembre Franzen 4 lieues, 18 décembre Zwetel 5 lieues, 19 décembre Schrofen 4 lieues, 20 décembre Verdersfeld et Harraschat 9 lieues, 21 décembre Neumark et Droselsdorf 6 lieues, 22 décembre Hermanzet 5 lieues, 23 décembre Rorbach 8 lieues, 24 décembre Michel 1 lieue, 29 décembre Seterschelag 5 lieues, 30 décembre Frayong 8 lieues, 1<sup>er</sup> janvier Grafenau 4 lieues, 2 janvier Eperschelag 4 lieues, 2 janvier Mairbach 4 lieues, 3 janvier Regen 4 lieues, 4 janvier Wichtach 5 lieues, 5 janvier Kam 5 lieues, 6 janvier Séparn 6 lieues, 6 janvier Reitz et Neubourg, 6 janvier Schouarche, 7 janvier Stullen 6 lieues, 8 janvier Ambert 6 lieues, 9 janvier Ville Seken 5 lieues, 9 janvier Allenvicher Koideritn 6 lieues, 9 janvier Grunvald et Kulembert, 10 janvier Dombach Eschembach 5 lieues, 10 janvier Oefen, 11 janvier Creusen 5 lieues, 12 janvier Neudrassenfeld 6 lieues, 13 janvier Lulmbach Blaich l'on a cantonné dans les hameaux Unterpurbach et Pobitz, 1<sup>er</sup> février Schauenstein 7 lieues, 2 février Hauf 4 lieues, 3 février Schelez 6 lieues, 4 février Neunchetatt 5 lieues, 5 février Iéna 8 lieues, 6 février Weimar 4 lieues, 7 février Erfurt 5 lieues, 9 février Languensalza 9 lieues, 10 février Mulhausen 5 lieues, 11 février Haligenstadt 8 lieues, 12 février Goltingen 6 lieues, 13 février Eimbach (Linne) 6 lieues, 14 février Gronneau 7 lieues, 15 février Ilten (Hanovre) 8 lieues, 16 février Celle 9 lieues, 17 février Bergen 6 lieues, 18 février Sotteau 6 lieues, 20 février Welle 6 lieues, 21 février Iestembourg 9 lieues, 22 février Vincennes 4 lieues, 23 février Bergedorf 4 lieues, 24 février Schiphorst (Ichemberg) 4 lieues, 25 février Lubeck (destination le régiment y a resté jusqu'au mois de juin 8 lieues, 26 juin Scheenberg 8 lieues, 27 juin Hambourg 8 lieues, 27 juin Départ d'Hambourg pour la Hollande, 11 juillet Harbourg 4 lieues, 12 juillet

Tostete 6 lieues, 13 juillet Rottembourg 6 lieues, 14 juillet Otersdorf 4 lieues, 15 juillet Bremen 6 lieues, 17 juillet Wilshausen 8 lieues, 18 juillet Clopenbourg 6 lieues, 19 juillet Loninguen 5 lieues, 20 juillet Lignen 9 lieues, 21 juillet Nothron 5 lieues, 23 juillet Almelo 7 lieues, 24 juillet Hotten 5 lieues, 25 juillet Delventer et Pelonné 5 lieues, 26 juillet Pelonné 4 lieues, 27 juillet Amsfour 9 lieues, 28 juillet Utreich 4 lieues, 31 juillet Vaguenen 6 lieues, 1<sup>er</sup> août Arnheim 7 lieues, 12 août Hemerich 6 lieues, 13 août Bocholt 4 lieues de Retzet et de Stadloo 6 lieues, 14 août Haussen 9 lieues, 20 août Vincennes 1 lieue, 20 août Vulum 1 lieue, 15 septembre Freden 3 lieues, 12 décembre Methelen 7 lieues, 13 décembre Reimbourg 5 lieues, 14 décembre Rhaine 5 lieues, 15 décembre Linguen 7 lieues, 16 décembre Meppen 5 lieues, 17 décembre Latten 6 lieues, 18 décembre Achendorf et Paphenbourg 5 et 2 lieues, 19 décembre Leer 5 lieues, 20 décembre Emden destination 5 lieues.

## **CHAPITRE IX**

### **Entrée dans la Gendarmerie**

#### **1811 – 1813**

An 1811

1<sup>er</sup> février

D'après une décision de Son Excellence le Ministre de la Guerre, le colonel du régiment a reçu l'ordre de fournir 20 hommes pris dans les sous-officiers et grenadiers pour entrer dans la gendarmerie : plus de 60 sous-officiers du régiment s'étaient fait inscrire pour y entrer. Le colonel Gauthier, indigné de cela, nous a fait tous rassembler et nous a demandé pour quel motif nous voulions le quitter ; qu'il ne croyait pas avoir fait d'injustice à personne, que s'il en avait fait, il était prêt à le réparer et qu'il ferait son possible pour s'opposer à nous laisser entrer dans la gendarmerie, que c'était pour notre bien, que nous étions beaucoup plus heureux au régiment que d'être gendarmes à pied.

Il m'a fait appeler chez lui en particulier, il m'a dit pourquoi j'avais demandé à passer dans la gendarmerie ; je lui ai répondu que c'était pour ma tranquillité. Il m'a dit que j'avais tort de le quitter, qu'il regrettait bien de ne m'avoir pas connu plus tôt, que je serais officier aussi bien que beaucoup d'autres et que si je voulais rester, je ne tarderais pas longtemps de l'être ; que le vagemestre venait de recevoir son brevet de sous-lieutenant et que j'allais être nommé vagemestre en attendant qu'il puisse mieux faire ; je l'ai remercié de ses bonnes intentions et des bontés qu'il avait pour moi, je lui ai dit que je persistais à demander d'entrer dans la gendarmerie et je l'ai obtenu, mais c'est avec beaucoup de peine.

D'après nos demandes, nous sommes parvenus à douze sous-officiers de grenadiers d'entrer dans la gendarmerie et les huit autres ont été pris parmi les sous-officiers du bataillon.

Nous avons quitté le régiment à Emden le 11 Février, pour nous rendre à Amsterdam.  
11 février Lur 5 lieues, 12 février Neuchantz 4 lieues, 12 février Vinschoten 3 lieues, 13 février Groningue 7 lieues, 15 février Strobos 5 lieues, 15 février Dokom 4 lieues, 15 février Leuwarden 5 lieues, 16 février Harlingue 6 lieues, 17 février embarqué pour Amsterdam 36 lieues.

17 février

Nous nous sommes embarqués à Harlingue sur le Zuiderzée pour Amsterdam, il y a 36 lieues de trajet ; le premier jour, nous avons bien été jusqu'à la nuit ; vers les huit à neuf heures du soir, il s'est élevé une tempête effroyable il y avait sur le Zuiderzée des morceaux de glace énormes qui venaient se briser contre notre bâtiment avec un fracas terrible, semblable à des coups de tonnerre ; tout le monde était dans la plus grande frayeur, le bâtiment était brisé de tous les côtés par les glaces, et ne pouvait plus marcher, l'eau pénétrait

dedans de tous côtés, les pompes ne pouvaient pas suffire pour sortir l'eau, nous nous sommes vus au moment d'engloutir sous les eaux, les marins étaient désespérés ; l'on a abattu les mâtures, les voiles que l'on tenait suspendues sur les côtés du bâtiment pour le garantir des glaces ; il y avait une petite pièce que l'on tirait sans cesse pour annoncer notre péril en demandant du secours, mais tout était inutile, il faisait un temps si obscur que l'on ne pouvait ni nous apercevoir, ni nous entendre.

Heureusement que la tempête s'est un peu apaisée et nous sommes restés au gré des eaux jusqu'au matin, mais il était temps que le jour vienne pour avoir du secours ; les vents nous avaient poussés près d'une petite île d'où les marins sont venus à notre secours avec des bateaux pour nous mettre à terre et nous sommes rembarqués sur un autre bâtiment pour Amsterdam où nous sommes enfin arrivés le soir.

L'on a organisé sept compagnies de gendarmerie pour les sept départements de la Hollande ; l'on a formé la 32<sup>e</sup> et la 33<sup>e</sup> Légion de gendarmerie. C'était le général comte Laur qui était chargé de notre organisation et nous avons été désignés pour faire partie de la compagnie du département de l'Eme occidental, dont le chef-lieu était Groningue.

3 avril embarqué à Amsterdam, 4 avril Zvol 24 lieues, 14 avril Omen 7 lieues, 15 avril Coeverden 6 lieues, 16 avril Velthuisen 7 lieues, 16 avril Vithmarche 6 lieues, 17 avril Mepen 6 lieues, 6 mai Bourtange 12 lieues, 7 mai Nieuveschans 5 lieues, 7 mai Vinschoten 4 lieues, 8 mai Groningue 7 lieues.

Le capitaine à son arrivée à Groningue, a écrit à tous les commandants de brigade de lui envoyer sur le champ une page d'écriture de tous les gendarmes de leurs brigades ; ensuite il m'a fait donner l'ordre de me rendre chez lui et il m'a dit qu'il fallait que je travaille à son bureau, que je ne gagnerais pas grand'chose, mais que cela me vaudrait beaucoup pour l'avancement.

J'ai travaillé à son bureau près de 14 mois, il me promettait toujours de l'avancement pour que je ne le quitte pas, mais il ne faisait toujours rien pour moi, parce qu'il prévoyait qu'aussitôt que j'aurais reçu ma nomination, je quitterais le bureau ; je me suis enfin ennuyé de tout cela ; j'ai refusé de travailler au bureau et j'ai demandé d'aller dans ma brigade faire mon service ; le capitaine voyant mon obstination, m'a prié de rester encore quelque temps pour donner connaissance du travail du bureau à un autre gendarme pour me remplacer, ensuite il m'a donné l'ordre d'aller prendre le commandement de la Brigade de Coverden et en même temps, nous avons été conduire un transport de prisonniers condamnés dans les prisons de Munster.

An 1812

5 juin Gieten 6 lieues, 6 juin Emen 6 lieues, 7 juin Coeverden 4 lieues, 8 juin Velthuisen 5 lieues, 9 juin Schuttorf 6 lieues, 12 juin Reine 4 lieues, 11 juin Greven 4 lieues, 12 juin Munster 4 lieues, 13 juin Greven, 14 juin Reine, 15 juin Schuttorf 12 lieues, 16 juin Velthuisen 6 lieues, 17 juin Coerverden 5 lieues.

J'ai commandé à la brigade de Coeverden jusqu'au mois de Septembre ; alors j'ai reçu l'ordre du colonel, celui du capitaine et du lieutenant pour me rendre de suite à Groningue.

A mon arrivée à Groningue, l'on m'a donné l'ordre d'aller travailler au bureau du capitaine, parce que le gendarme qui m'avait remplacé pour y travailler était en prison ; je me suis informé de ce que ce gendarme avait fait pour être en prison, l'on m'a dit que c'était parce qu'il refusait de travailler au bureau du capitaine ; que le colonel avait donné l'ordre de le mettre au cachot, au pain et à l'eau et qu'on lui avait mis les fers aux pieds et aux mains ; ce gendarme s'est refusé de travailler parce qu'on lui avait fait comme à moi des promesses qu'on ne lui a pas tenu.

J'ai voulu faire des observations en disant que j'étais entré dans la gendarmerie pour faire mon service en qualité de gendarme ; l'on m'a menacé de me mettre aussi avec l'autre si je me refusais à travailler ; ainsi j'ai été obligé de m'y soumettre.

1813

L'ennemi s'était avancé du côté de Hambourg et en même temps le département de l'Eme oriental s'est insurgé ainsi que le Oldembourg, ils ont chassé toutes les autorités et tous les fonctionnaires français, ainsi que les droits réunis et les Douanes.

A cette époque, il ne se trouvait plus de troupes françaises en Hollande ; l'on a fait réunir toute la gendarmerie de l'Ems occidental que l'on a réunie à celle du département de l'Ems oriental et ils sont rentrés dans ce dernier département pour rétablir l'ordre ; le service de la ville de Groningue a été confié à la Garde Nationale qui voyant toutes les troupes françaises éloignées, a dans une nuit, commencé à enlever une grande quantité de poudre de la poudrière.

Le commandant de place s'en étant aussitôt aperçu, n'a pas osé faire grand bruit en attendant qu'il arrive des troupes ; il s'est concerté avec notre colonel et notre capitaine, et ils ont convenus que l'adjudant de place, de concert avec le gendarme qui était secrétaire du colonel, et moi qui était celui du capitaine, nous nous entendrions ensemble de manière à nous placer dans la nuit à proximité des postes de la poudrière et de l'arsenal, afin de tâcher de découvrir où l'on transportait la poudre et autres objets.

Nous avons été par la plus grande obscurité de la nuit nous placer sur les remparts de manière à être à portée de surveiller les postes de la poudrière et celui de l'arsenal. J'étais pour surveiller celui du magasin à poudre ; je suis monté sur le rempart et je l'ai suivi jusqu'à ce que j'aie cru être vis-à-vis du poste, puis j'ai voulu descendre du rempart pour m'approcher de la poudrière ; l'on ne voyait ni ciel ni terre ; après avoir fait quelque pas, la terre a manqué sous mes pieds et je suis tombé de 25 à 30 pieds de hauteur en bas du rempart, au pied de la palissade ; j'ai été tellement étourdi par ma chute, que je suis resté très longtemps sans pouvoir me relever, ni appeler du secours à cause de la tempête qu'il faisait ; je suis parvenu avec grand peine à me relever et à aller comme j'ai pu à la maison où nous prenions pension. Heureusement, elle n'était pas bien éloignée ; j'ai envoyé aussitôt chercher un chirurgien car j'étais plus mort que vif. Dès son arrivée, il a voulu me tirer du sang, mais il était déjà un peu tard, j'avais déjà le sang pris, il n'en pouvait plus sortir, il était aussi noir que de l'encre ; j'ai été longtemps évanoui sans connaissance ; ce n'est que les frictions et les frottements que l'on m'a fait qui sont parvenus à me rappeler à la vie et à me ranimer le sang ; heureusement, je n'avais rien de fracassé, mais il me semblait avoir le corps tout disloqué ; j'ai été malade près de six semaines ; le capitaine m'a fait prodiguer tous les soins possibles.

Le capitaine Edon a reçu sa retraite et il a été remplacé par M. le capitaine Noirot : j'avais demandé à retourner dans ma brigade, ne voulant plus rester à travailler au bureau ; le nouveau capitaine ayant eu connaissance que j'étais le secrétaire de son prédécesseur, n'a pas voulu que j'aille en brigade ; il me fit appeler chez lui et me prit en douceur en me priant de lui rendre service en continuant de travailler pour lui ; il me parla si bien que je ne pus lui refuser, et au bout de quelques semaines il me dit qu'il était bien surpris de ce que son prédécesseur ne m'avait pas fait avoir de l'avancement, que je n'étais pas à ma place et qu'il ne voulait pas faire comme lui, qu'il voulait s'en occuper et que je le méritais à tous égards, que dans peu de temps il espérait que je serais brigadier et qu'il ne tarderait pas à me proposer pour maréchal-des-logis.

Il avait déjà envoyé un état de proposition pour me faire nommer brigadier lorsqu'il reçut un ordre de Son Excellence le Ministre de la guerre que j'étais nommé et désigné pour faire partie du Corps de la gendarmerie de police de Paris et nous avons été désignés à deux de la compagnie, d'après les contrôles de revues, comme étant notés pour l'avancement.

Le journal de Jacquin, 37<sup>e</sup> de ligne  
Société d'Etudes Historiques Révolutionnaires et Impériales

L'ordre était que nous devions nous mettre en route sur le champ de Paris, sans aucune réclamation.

Le 28 juin, nous nous sommes mis en route, emportant les regrets de mon capitaine, avec lequel j'aurais été heureux.

Etant arrivés à Paris, l'on nous a organisés par compagnie ; nous en avons formé trois de 100 hommes et 80 élèves.

28 juin Assen 6 lieues, 29 juin Dwinglo 5 lieues, 30 juin Meppel 5 lieues, 1<sup>er</sup> juillet Zwol 6 lieues, 4 juillet Amsterdam 36 lieues, 5 juillet Rotterdam 14 lieues, 6 juillet Villemschetat 6 lieues, 7 juillet Rossendl 5 lieues, 8 juillet Anvers 4 lieues, 8 juillet Malines 4 lieues, 9 juillet Bruxelles 6 lieues, 10 juillet Braineloconte 6 lieues, 10 juillet Monts 6 lieues, 11 juillet Creven 7 lieues, 11 juillet Valenciennes 8 lieues, 12 juillet Cambrai 8 lieues, 13 juillet Péronne 10 lieues, 14 juillet Royer 7 lieues, 15 juillet Gournay 8 lieues, 16 juillet Pont Saint-Maxan 5 lieues, 16 juillet Senlis 3 lieues, 17 juillet Louvre 5 lieues, 18 juillet Paris 6 lieues.

**CHAPITRE X**  
**A Paris – Avant et après les Cent-Jours**  
**1814 – 1815**

An 1814

Quelques mois après notre arrivée à Paris, nous avons appris que les Russes étaient en Hollande, que les gendarmes s'étaient retirés comme ils avaient pu, une partie ont été dépouillés de tout ce qu'ils possédaient ; les autres n'ont pu parvenir à gagner l'armée française, ils se sont embarqués pour aller rejoindre l'escadre du Elder, où ils sont restés jusqu'à ce que l'on ait fait des arrangements.

30 mars

L'Empereur de Russie et le Roi de Prusse sont arrivés devant Paris avec leur armée forte de 110 mille hommes. La ville se trouvait dégarnie de troupes, il y avait seulement aux environs de sept à huit mille hommes des différents dépôts et la garde nationale ; l'on a soutenu la journée du 30, mais il a fallu capituler dans la nuit du 30 au 31.

D'après la capitulation, toutes les troupes françaises devaient avoir évacué Paris à 7 heures du matin et leurs troupes y sont entrées à 10 heures.

L'on nous avait placés de service à la Préfecture de Police au Palais de Justice et aux postes les plus importants.

Aussitôt leurs troupes entrées dans Paris, par la porte Saint-Martin, l'on voulait nous faire prisonniers ; ce n'est que d'après les représentations du Préfet de la Seine et du Préfet de Police que l'Empereur Alexandre a décidé que nous resterions et que nous continuerions toujours à faire notre même service, il a donné des ordres aux troupes alliées pour que nous ne soyons pas inquiétés, que nous soyons respectés et qu'il nous soit prêté main-forte en cas de besoin pour le maintenir du bon ordre dans la ville. Ainsi nous avons continué à faire notre même service.

12 avril

Le Comte d'Artois et le Duc de Berry sont entrés à Paris en grand cortège.

18 avril

L'Empereur d'Autriche est arrivé à Paris.

Le journal de Jacquin, 37<sup>e</sup> de ligne  
Société d'Etudes Historiques Révolutionnaires et Impériales

3 mai

Sa Majesté Louis XVIII a fait son entrée dans la capitale.

4 mai

L'Empereur de Russie, l'Empereur d'Autriche et le Roi de Prusse ont passé une revue générale de toutes leurs troupes qui étaient dans Paris et aux environs ; la revue a été passé à Paris le long des Boulevards et dans les Champs-Élysées.

7 mai

Nous avons passé la Revue du Comte d'Artois et du Duc de Berry, au Carroussel et ils nous ont donné la décoration du Lys.

8 mai

Nous avons passé la Revue de Louis XVIII.

30 mai

Une convention a été signée avec toutes les puissances (Traité de Paris).

1<sup>er</sup> juin

Les troupes étrangères se sont mises en route pour retourner dans leurs pays.

4 juin

Le Corps législatif s'est assemblé pour la nouvelle Constitution. Louis XVIII, par ordonnance Royale, a décidé que la Gendarmerie de Paris serait organisée sous la dénomination de garde Royale de la Ville de Paris. Guet à pied et à cheval comme avant la Révolution, et qu'il serait formé six compagnies fortes chacune de 250 hommes.

L'on nous a passés en revue pour cet objet ; nous avons eu le choix d'y rester comme brigadier et les brigadiers comme maréchal des logis, ou de rentrer comme gendarmes dans les départements qui nous feraient plaisir, ou dans les compagnies des Chasses, ou avoir des congés, etc...

Il m'a été proposé de passer fourrier à la 6<sup>e</sup> compagnie, mais j'ai remercié, j'ai préféré demander à rentrer dans la gendarmerie du département du Doubs.

Il a été donné des ordres dans tous les régiments de fournir 10 à 12 hommes chacun pour le recrutement du Corps de la Garde de Paris.

An 1815

1<sup>er</sup> janvier

Le 1<sup>er</sup> Détachement est parti pour rentrer dans la gendarmerie.

1<sup>er</sup> février

Le 2<sup>e</sup> Détachement est parti également.

1<sup>er</sup> mars

Départ du 3<sup>e</sup> et dernier Détachement. J'étais du nombre.

2 mars Corbeille 7 lieues, 3 mars Melun 4 lieues, 4 mars Montreau 8 lieues, 5 mars Sens 9 lieues, 6 mars Joigny 8 lieues, 7 mars Auxerre 7 lieues, 8 mars Noyerre 9 lieues, 9 mars Montbard 8 lieues, 10 mars Schanso 10 lieues, 11 mars Dijon 9 lieues, 12 mars Auxonne 7 lieues, 13 mars Vitreux 7 lieues, 14 mars Besançon 7 lieues.



Bonaparte étant parti pour l'île d'Elbe est rentré en France et arrivé à Paris le 22 mars ; il s'est empressé de faire recruter l'armée et a donné l'ordre de former des bataillons de gendarmerie à Versailles ; dans chaque compagnie départementale, les capitales ont reçu l'ordre d'envoyer à Versailles tous les gendarmes nouvellement rentrés dans leurs compagnies ou excédant le complet des compagnies. Dans la compagnie du Doubs, il se trouvait 26 hommes excédant du complet, je me suis trouvé du nombre ; j'ai témoigné à notre capitaine mon mécontentement d'être obligé de retourner à Versailles ; il m'a dit qu'il était bien fâché de ne pas pouvoir me conserver dans sa compagnie, mais qu'il ferait son possible pour obtenir du colonel de me faire placer dans une compagnie de légion où il en pourrait manquer et qu'au premier emploi vacant dans le département du Doubs, il m'y ferait rentrer.

Il s'est trouvé qu'il manquait un gendarme à pied dans la compagnie de l'Ain, et il s'est fait donner l'ordre par le colonel pour m'y envoyer ; je suis parti le lendemain les autres sont tous partis pour les bataillons de Versailles.

10 mai Quingé 4 lieues, 11 mai Salins 4 lieues, 12 mai Poligny 4 lieues, 13 mai Lons-le-Saunier 4 lieues, 14 mai Saint-Amour 6 lieues, 15 mai Bourg-en-Bresse 5 lieues.

**CHAPITRE XI**  
**Les troubles de Vendée – En Touraine**  
**En prison**  
**Nomination à Seyssel (Ain)**  
**1815 – 1817**

L'on a fait partir toutes les gardes nationales que l'on a organisées par bataillon ; ensuite avons reçu l'ordre de partir en poste pour nous rendre dans la Vendée.

2 juin Mâcon 7 lieues, 2 juin Cluny 7 lieues, 3 juin Charolles 7 lieues, 3 juin Digoin 8 lieues, 3 juin Bourbon 7 lieues, 4 juin Moulins 7 lieues, 4 juin Bourbon Schambau 7 lieues, 5 juin Naynle Château 7 lieues, 5 juin Châtelet 9 lieues, 6 juin Saint-Chartier 8 lieues, 6 juin Neuvi 4 lieues, 6 juin Agentein 6 lieues, 7 juin Aublanc 9 lieues, 7 juin Saint-Savin 4 lieues, 7 juin Savigny 4 lieues, 8 juin Poitiers 8 lieues, 8 juin Lusignan 7 lieues, 8 juin Saint-Mexen 7 lieues, 9 juin Niort 6 lieues, 17 juin Saint-Mexan 6 lieues, 18 juin Parthenay 7 lieues, 20 juin Thouars 7 lieues.

Le 20 juin, au matin, l'on a eu avis que les insurgés se réunissaient à Thouars pour venir nous attaquer. C'était La Rochejaquelein qui les organisait ; il avait déjà réuni plus de cinq mille hommes ; nos deux bataillons de gendarmes à pied se sont mis en marche pour aller les attaquer ; nous étions environ quinze cents hommes ; lorsque nous sommes arrivés à une demi-lieue de Thouars, le général Delage qui nous commandait nous a fait arrêter plus d'une heure ; il paraissait hésiter pour les attaquer ; nous attendions avec impatience l'ordre de marcher en avant ; nous sommes enfin avancés au pas de charge sur la ville ; jamais on a vu plus grand désordre parmi les insurgés, c'était à qui se sauverait le plus vite ; malgré que nous avons traversé la ville à la course, nous ne sommes parvenus à les joindre qu'à un quart d'heure de la ville, au passage d'un petit pont ; à la sortie de la ville, nous avons trouvé deux gendarmes de la brigade de Thouars qu'ils avaient tués en se sauvant ; c'est ce qui a fait leur malheur. Après avoir vu ces deux gendarmes massacrés, l'on a foncé sur eux et tout ce qui n'a pu prendre la fuite a été tué, la plus grande partie n'était pas armée ; nos chefs n'ont pu nous retenir, on les a poursuivis jusque dans les bois ; il y avait une telle confusion qu'un bataillon de gardes nationaux qui venait pour se joindre à nous afin de nous donner du renfort, a été

bien maltraité par les gendarmes, une grande partie ont été tués ou blessés ; le chef de ce bataillon a reçu plusieurs coups de feu, il en est mort le lendemain ; il a été beaucoup regretté, parce que c'était un très brave homme ; il a été enterré à Thouars ; nous lui avons rendu les honneurs de la guerre.

Nous sommes restés 7 à 8 jours à Thouars où nous avons appris par les journaux que nos troupes avaient été battues au Mont-Saint-Jean et que l'armée française était en déroute.

Le 28 juin, nous avons été à Bressuire (7 lieues) et à Chatillon (5 lieues) ; le 30 à Cholet (6 lieues) ; nous y sommes restés quinze jours. Lorsque nous sommes arrivés dans ces derniers endroits, on y rencontrait pas un homme, excepté quelques vieillards qui n'avaient pu marcher avec les insurgés, mais ils sont tous rentrés chez eux, excepté ceux qui ont été tués à Thouars.

A Cholet, j'ai visité les superbes manufactures de coton et de mouchoirs, l'on ne peut rien voir de plus curieux que ces belles mécaniques.

15 juillet Vihiers 6 lieues, 16 juillet Douai 6 lieues, 17 juillet Saumur 7 lieues.

Etant arrivés à Saumur, l'on nous a annoncé que nous allions marcher contre les Prussiens qui ravageaient tout sur la Loire ; on voulait les empêcher de passer cette rivière. Nous ne pouvions plus rien concevoir de ce que l'on prétendait faire de nous ; l'armée n'avait pu arrêter les troupes alliées et l'on voulait que douze à quinze cents hommes que nous étions, nous allions leur faire face ; nous présumions qu'il y avait une espèce de trahison tendant à nous faire massacrer.

Nous n'avions pas reçu de solde depuis le 1<sup>er</sup> juin et il fallait cependant vivre ; une partie d'entre nous étaient sans chaussures. Nous avons convenu de ne pas marcher avant d'être payés de ce qui nous était dû ; après avoir fait halte d'une heure dans la ville pour nous rafraîchir, l'on s'est réuni et mis en bataille sur la place comme si nous eussions voulu continuer notre marche, mais au commandement du général tout le monde est resté immobile, personne n'a voulu marcher et l'on a commencé à crier dans les rangs : « que l'on nous donne de l'argent et que l'on nous paye et nous marcherons ». L'on a voulu en intimider quelques-uns, mais l'on n'a rien gagné ; un nouveau commandement de marche a été fait par le général, mais toujours la même immobilité parmi les gendarmes ; les officiers, maréchaux des logis et brigadiers sont les seuls qui ont marché ; ils ont fait six lieues, dont une partie dans la nuit, ils sont allés jusqu'à La Chapelle Blanche et après avoir resté quelques heures, ils ont reçu l'ordre de revenir à Saumur, où ils sont arrivés à dix heures du matin.

Malgré que tous nos chefs étaient partis, l'ordre le plus parfait a régné parmi nous ; les bourgeois craignaient le pillage, mais nous les avons aussitôt rassurés en leur faisant connaître que nous ne réclamions que notre dû et qu'aucun tort ne leur serait fait.

Vers les neuf heures du soir, M. le maire de Saumur avec ses adjoints sont venus nous voir et nous ont fait délivrer des billets de logement ; le lendemain, vers les dix heures, nous avons vu revenir nos officiers et sous-officiers qui étaient bien fatigués ; nous nous sommes rassemblés sur la place où nous étant mis en bataille, le général Delage est venu de nouveau nous parler, mais avec douceur. Il nous a exposé qu'il n'y avait point d'argent chez le payeur à Saumur et qu'il nous promettait sur sa parole d'honneur qu'il nous ferait payer en arrivant à Tours ; qu'il avait fait son possible à Saumur pour nous prouver l'intérêt qu'il prenait pour nous, il venait d'emprunter quinze mille francs qu'il allait nous donner, ce qui nous ferait dix francs chacun pour aller jusqu'à Tours.

Les maréchaux-des-logis chefs ont été de suite prendre l'argent pour leurs compagnies ; on nous l'a distribué et nous nous sommes mis en route.

Le journal de Jacquin, 37<sup>e</sup> de ligne  
Société d'Etudes Historiques Révolutionnaires et Impériales

18 juillet La Chaussy 2 lieues, 18 juillet La Chapelle Blanche 6 lieues, 19 juillet Langé 8 lieues, 20 juillet Tours 6 lieues.

En arrivant à Tours, l'on a voulu nous tromper en séparant nos deux bataillons ; ensuite l'on a fait traverser la ville au premier bataillon en disant que nous allions cantonner au plus proche village, mais nous sommes aussitôt rentrés en ville et le second bataillon, qui est entré deux heures après le premier, après avoir passé le pont, s'est mis en bataille et n'a pas voulu marcher plus loin. Les généraux qui étaient à Tours, sont allés faire des représentations au bataillon, mais on ne les écoutait guère ; il a fallu encore nous donner de l'argent, ensuite l'on a été cantonner le long de la Loire aux environs de Tours, à Hatés (six lieues).

Le 28, à Sigogné (trois lieues) où nous avons repris la cocarde blanche.

Le 31 Juillet, nous sommes allés à Bléré passer la revue (deux lieues).

6 août Tours 8 lieues, 8 août Ballan 3 lieues, 9 août Azay-le-Rideau 4 lieues, 9 août Azay-Chinon 4 lieues, 12 août Azay-le-Rideau 4 lieues. Nous avons passé la revue du général Buquet. 15 août Berthenay 3 lieues, 3 septembre Tours 3 lieues, 4 septembre Saint-Martin-le-Beau 4 lieues, 4 septembre Blayray 2 lieues, 5 septembre Saint-Agnan 6 lieues, 6 septembre Romorantin 7 lieues, 7 septembre Vierzon 6 lieues, 8 septembre Bourges 8 lieues, 11 septembre Richemont 6 lieues, 12 septembre Concessau 5 lieues, 13 septembre Châtillon-sur-Loire 4 lieues.

Nous avons fait le service avec la garde nationale le long de la Loire pour empêcher les troupes alliées de la passer pour piller sur la rive gauche où ils cherchaient à passer de temps en temps, par détachement.

Après le départ des troupes alliées, nous avons fait le service dans le département du Loiret : nous avons cinq à six communes à surveiller, qui sont : Saint-Firmin, Cernoy, Pierrefitte, Beaulieu, Ousson, à une ou deux lieues de Châtillon-sur-Loire.

Les derniers jours de janvier 1816, nous avons reçu l'ordre de rentrer dans la compagnie de gendarmerie du département de l'Ain, à Bourg-en-Bresse.

31 janvier Leray 4 lieues, 31 janvier Saint-Saturne Sancerre 4 lieues, 1<sup>er</sup> février La Charité 7 lieues, 2 février Nevers 8 lieues, 3 février Decize 6 lieues, 4 février Bourbon Lancy 7 lieues, 5 février Digoin 6 lieues, 6 février Charolles 7 lieues, 8 février Cluny 8 lieues, 9 février Mâcon 5 lieues, 10 février Bourg-en-Bresse 7 lieues destination.

Le 6 février, les autorités ont eu avis que dix grenadiers avaient déserté de la garde royale ; ils étaient partis de Paris avec armes et bagages et se dirigeaient sur Lyon ; ils distribuaient des proclamations dans les campagnes ; la garde nationale avait l'ordre de monter la garde sur toutes les routes pour les arrêter.

En arrivant à Charolles, les autorités ont remarqué que notre détachement était précisément de dix hommes ; l'on a eu soupçon que nous étions les dix grenadiers signalés ; les autorités se sont de suite réunies pour se concerter et prendre leurs mesures pour nous arrêter ; l'on a commencé à faire appeler à la Maison de Ville le maréchal des logis qui commandait le détachement et qui avait notre feuille de route, délivrée à Bourges en Berry, pour nous rendre à Bourg, département de l'Ain. Le sous-préfet, le procureur du Roi, le maire, ses adjoints et le lieutenant de gendarmerie étaient tous présents ; ils ont bien examiné la feuille de route et autres papiers dont le maréchal des logis était porteur ; ils ont décidé de nous faire tous réunir sans armes à la Maison de Ville ; sous prétexte que l'on avait des avis importants à nous communiquer, des agents de police ont été envoyés dans nos logements

pour nous inviter à nous rendre près de notre maréchal des logis à la Maison de Ville ; nous y sommes allés aussitôt et l'on a commencé par nous bien examiner et nous questionner, d'où nous venions et où nous allions. Le sous-préfet nous a dit que l'on soupçonnait que nous n'étions pas des gendarmes, dont nous avions pris l'uniforme, mais bien des grenadiers de la Garde Royale qui avaient déserté de Paris et se dirigeaient sur Lyon et dont on avait reçu le signalement du ministre de l'Intérieur. Nous pouvions nous être procuré une fausse feuille de route.

L'on avait fermé les portes de la salle et nous voilà arrêtés ; l'on a de suite commandé vingt-cinq gardes nationaux pour nous garder.

En même temps que nous étions à la Maison de Ville, des agents de police sont partis dans nos logements pour s'emparer de nos armes, ainsi que de nos sacs que l'on a portés à la Maison de Ville pour les visiter ; l'on a recherché scrupuleusement après les papiers ; en ouvrant mon livret, ils ont trouvé une cocarde tricolore ; ils ont été au comble de leur joie, disant qu'ils ne s'étaient pas trompés que nous étions bien les dix grenadiers en question ; le maréchal des logis a voulu observer qu'il serait possible que l'on trouve plusieurs cocardes pareilles dans une partie et de l'argent, qu'on les a conservées pour motif d'intérêt, que l'on trouverait peut-être plusieurs plaques de gendarmes ayant un aile sur l'écusson ; que nous n'avions pas eu l'occasion de les échanger, mais que l'on allait changer l'écusson pour un à la fleur de lys en arrivant à la compagnie ; l'on avait déjà visité tous les sacs sans avoir trouvé de plaque, l'on n'avait trouvé que ma malheureuse cocarde.

Le maréchal-des-logis, de bonne foi, dit que sa plaque devait être dans son sac, à moins qu'il ne l'ai perdue ; on lui dit de la chercher lui-même, il la trouve et on la lui saisit pour en dresser un procès-verbal ainsi que de ma cocarde.

Le rapport de notre arrestation a été fait et envoyé sur le champ à Paris à son excellence le ministre de l'Intérieur et au ministre de la Guerre ; le préfet du département en a été également informé par ordonnance.

L'on nous a fait conduire à la maison d'arrêt où nous avons été gardés jour et nuit par vingt-cinq gardes nationaux.

Le lieutenant de gendarmerie de Charolles était bien persuadé que nous étions des gendarmes, puisqu'il y en avait plusieurs qui avaient servi sous ses ordres dans la Romanie ; il a voulu parler en notre faveur en disant qu'il en connaissait plusieurs et qu'il répondait de nous, mais on n'a pas voulu l'écouter ; le sous-préfet lui a dit qu'il ne pouvait répondre de personne, qu'à peine pouvait-il répondre pour lui. Le lieutenant, voyant cela, s'est retiré en pleurant, il a fait partir un gendarme immédiatement pour Bourg-en-Bresse pour annoncer notre arrestation à notre capitaine et pour nous faire réclamer comme appartenant à sa compagnie ; cette ordonnance devait aller de brigade en brigade jour et nuit et la réponse de même.

Nous avons couché deux nuits dans la prison de Charolles et le troisième jour nous avons été transférés à Cluny ; l'on nous a fait monter tous les dix sur une voiture, il y avait quinze gendarmes pour nous escorter ; en arrivant à Cluny, tout le monde était venu à notre rencontre pour nous voir arriver ; le bruit s'est répandu partout que nous étions dix brigands ; l'on nous a déposés à la prison et une demi-heure après il est arrivé l'ordre de mettre en liberté sur le champ les huit gendarmes et de ne retenir en prison que le maréchal des logis et moi qui serions conduits à Mâcon par-devant le général et le préfet ; le lendemain, nous y avons été conduits ; ils nous ont interrogés séparément pendant un quart d'heure et ils ont décidé que, d'après les rapports qui avaient été faits au ministre, nous serions conduits à Bourg pour y être à la disposition de notre capitaine et attendant la décision du ministre de la Guerre.

Le capitaine a écrit au colonel pour lui demander notre mise en liberté, mais il a répondu que d'après le rapport qui avait été fait au ministre de la Guerre, il fallait attendre sa décision, qu'il ne pouvait rien prendre sur son compte.

Tandis que nous étions en prison à Bourg, l'on a formé un jury d'organisation pour la gendarmerie ; par suite du désagrément que l'on me faisait éprouver, j'étais décidé à demander mon congé, mais le lieutenant est venu me trouver pour me conseiller de demander à continuer à servir le Roi ; il m'a fait observer qu'étant arrêté sous prétexte d'opinion, l'on ne savait pas encore ce qui serait décidé sur mon sort, qu'en attendant il fallait manifester le désir de continuer à servir le Roi, que, par la suite, si c'était mon idée, il me serait bien facile d'obtenir un congé.

Le 23 février, nous avons été mis en liberté ; nous avons été bien contents, car nous craignons toujours de passer à la cour prévôtale.

Le 5 mars nous sommes partis en résidence pur Fitigneux où nous sommes arrivés le 8.

J'avais fait une demande tendant à rentrer dans le département du Doubs, mais le capitaine l'a gardée dans son bureau trois à quatre mois et lorsqu'il l'a envoyée la compagnie du Doubs était au complet et ma demande a été retournée.

1<sup>er</sup> octobre

D'après la demande du jury d'organisation, il a été accordé une nouvelle brigade à pied à Dortan et j'ai été désigné par le capitaine pour aller prendre le commandement de cette brigade en attendant ma nomination de brigadier qui a été demandée au ministre de la Guerre. Je me suis rendu à Dortan pour l'organisation de cette brigade et au bout de trois mois, son excellence le ministre de la Guerre a décidé qu'il n'y aurait pas de nouvelle promotion de brigadier tant que tous les maréchaux des logis et brigadiers qui sont à la suite dans les compagnies ne seront pas tous placés. En conséquence, le ministre de la Guerre a décidé que le nommé Lucaire, maréchal des logis dans le département des Vosges viendrait prendre le commandement de la brigade de Dortan et il est arrivé à son poste dans le courant de décembre. Je lui ai remis le commandement et d'après l'ordre du capitaine, je me suis rendu à Bourg pour travailler au bureau du trésorier de la compagnie.

Le capitaine m'a témoigné son regret de ce que je n'avais pas été nommé brigadier par le ministre et il m'a proposé de passer à cheval ; il s'est offert à faire toutes les avances qu'il faudrait pour me monter et équiper si cela pouvait me convenir ; je me suis enfin décidé à accepter son offre et j'ai reçu du ministre de la Guerre ma nomination de gendarme à cheval le 1<sup>er</sup> avril 1817.

Je suis parti à la résidence de Seyssel le 1<sup>er</sup> juin 1817 ».

## SA VIE APRES L'EMPIRE

Soldat sous le Consulat et l'Empire, il est nommé gendarme à cheval le 1<sup>er</sup> juin 1817 à Seyssel, dans l'Ain. Il se marie le 6 août 1820 à Seyssel, avec Charlotte Maurier, née le 7 septembre 1785 à Seyssel<sup>7</sup>.

La vie à la caserne est plutôt bonne : le 10 octobre 1818, le capitaine commandant la gendarmerie de l'Ain déclare que la brigade est bien logée dans un bâtiment appartenant au département depuis le 9 avril 1811.

Toutefois les relations au sein de la brigade semblent compliquée pour Jacquin, surtout avec son brigadier : « *J'ai éprouvé, dit notre gendarme, toutes sortes de désagréments de la part du brigadier Valette. Ce dernier était un homme brutal, sans éducation et sans aucun moyen.*

---

<sup>7</sup> Son père, Louis Maurier est marinier à Seyssel. Patriote, il signe le cahier de doléances du Tiers-Etat de Seyssel, le 13 mars 1789 puis adhère à la société populaire de Seyssel du 18 nivôse an II au 4 nivôse an III.

*Il était parvenu au grade de brigadier par les intrigues de sa femme ; aussi, c'était elle qui commandait la brigade par l'organe de son mari ; il n'y a sorte de vexation qu'elle ne nous ait fait à ma femme et à moi ; elle ne cherchait que le désordre en animant les gendarmes les uns contre les autres, ainsi que leurs femmes. Je n'ai jamais vu une femme avoir autant de méchanceté. Lorsqu'on portait des plaintes contre elle, elle commençait à donner un bon dîner au maire et aux personnes les plus notables pour avoir leur appui ; elle envoyait des cadeaux au lieutenant qui était à Belley, et il nous fallait essuyer toutes les vexations sans oser nous plaindre car nos chefs supposaient que nous nous plaignions de notre brigadier, parce qu'il nous faisait travailler et servir). Cette femme était originaire de la Poméranie suédoise ; elle était femme de mauvaise vie à Stettin (Prusse), elle a suivi les Français lorsqu'ils rentrèrent en France, le nommé Valette étant parvenu à entrer dans la gendarmerie, elle l'a suivi en Espagne ; aussi, lorsque l'armée est rentrée en France, l'on a exigé que tous les gendarmes mariés produisent leurs certificats de mariage, Valette a été obligé de se marier ou de la renvoyer. Les autorités de Seyssel sont enfin parvenues à connaître cette femme, ainsi que son mari : lui-même n'avait pas une bonne conduite ; des plaintes étant parvenues à ses chefs, son changement et sa destitution eurent lieu à la grande revue de Belley qui fut passée par l'Inspecteur général de la gendarmerie »<sup>8</sup>.*

Son épouse décède le 17 janvier 1822 à Seyssel. Pour Jacquin, sa mort est à imputer aux vexations de son brigadier.

Le 11 décembre 1824 il est muté à Besançon. Il épouse Jeannette Forat<sup>9</sup> le 7 septembre 1827 à Recologne. Le 19 juillet 1829 naît son fils.

Il assiste avec intérêt à la Révolution des trois glorieuses en 1830. Il est admis à la retraite le 18 septembre 1830 et quitte son hameau natal de Chénalotte, le 22 mars 1831, pour revenir à, Seyssel où naît sa fille, Marie Louis, le 24 mai 1832.

---

<sup>8</sup> DUFURNET (Antoine) : Introduction à l'édition de 1960.

<sup>9</sup> Née à Seyssel le 1<sup>er</sup> prairial an III, elle est la fille de Jean Louis Forrat et de Marie Bugnet, propriétaires à Seyssel. Révolutionnaire, son père adhère à la société populaire de Seyssel du 25 brumaire an II au 4 nivôse an III.